LE FILM

MONTREAL, OCTOBRE 1959

RADIO et TELEVISION
Un ROMAN complet

Notre couverture
BARBARA RUSH

SANDRA DEE

le FILM

MONTREAL,
OCTOBRE 1959
41e année No 3
15 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION
Tél. : UNiversity 1 - 5757

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

Rédacteur en chef :
MARC LEBLANC

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood:
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

•

Published Monthly at Montreal, P. Q.

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

•

ABONNEMENT
"Le Film" seulement
Canada et Etats-Unis
1 an ..... $ 1.50
2 ans ..... $ 2.50

DANS LES COULISSES DU CINEMA

Linda Christian, pour la millième fois de son existence, a rencontré le grand amour : elle tourne *The Naked Goddess*, et le nouvel élu est un Sud-Américain très riche au bras duquel elle se promène fièrement. — On parle de deux idylles en cours : celle de Corinne Calvet et John Ireland et celle de Mamie Van Doren et Vic Damone. — Harold Gregson, Pier Angeli, Eddie Constantine et Eva Bartok sont devenus les meilleurs amis du monde à Las Palmas, dans les îles Canaries, où ils tournent ensemble *S.O.S. Pacific*. — Jo Oupcher, à la tête d'Atlas Films Distributors, défriche chaque jour un peu plus de terrain pour la pénétration du film français au Canada. Il vient d'annoncer l'association de sa société avec l'United Amusement Corporation, le plus vaste circuit de salles au Canada français (42 cinémas) qui lui permettra d'appuyer davantage encore la diffusion des grandes oeuvres françaises. — Aland suit les traces de son père, Alan Ladd, et de sa mère, Sue Carol, en faisant ses débuts dans le film *Guns in the Timberland*. — Depuis qu'ils ne tournent plus ensemble, Jerry Lewis et Dean Martin ont adopté une attitude aussi étrange que paradoxale, Dean Martin, chanteur, ne fait plus que jouer tandis que Jerry Lewis, acteur, ne fait plus que chanter. — Y a-t-il une idylle entre Marlon Brando et Rita Moreno ? Mais il est vrai que plus tôt courait le bruit d'une romance Brando-France Nuyen. Alors que penser ? — Dans *The Shaggy Dog*, Walt Disney plonge dans une situation peu banale : un père de famille, Fred McMurray, qui voit, par intermittence, son fils transformé en chien. L'histoire se prête aux situations les plus cocasses.

CURD JURGENS et MYLENE DEMONGEOT dans une scène du film "Le vent se lève".

— Walt Disney, l'ami des enfants et des bêtes, se devait de produire un film comme *Le Fidèle Vagabond*. Tiré du fameux livre de Fred Gipson, best-seller américain traduit en six langues, ce film a pour héros un chien extraordinaire d'intelligence et de naturel. Personne n'a oublié Rintintin, tout le monde se souvient de Lassie. Hélas, Rintintin est mort il y a plusieurs années et Lassie est devenue trop vieille pour supporter l'atmosphère des studios. Aujourd'hui, un autre chien les remplace : Spike ! Un vieux dresseur de Hollywood l'empêcha de justesse d'aller à la fourrière en 1953. Il dépensa vingt mille dollars pour le soigner tant il était malade. Et maintenant, Spike est considéré comme une super-star : il lui rapporte 30 millions par contrat ! *Le Fidèle Vagabond* nous conte l'histoire d'une famille de pionniers sauvée plusieurs fois par la bravoure de Spike. Ce n'est pas ce merveilleux chien qui coûta le plus cher à Walt Disney. Ce furent plutôt les animaux domestiques et sauvages qui firent de la figuration « intelligente » dans son film. Car chacune des bêtes était accompagnée par un gardien, un dresseur ou un observateur de la S.P.A. américaine. — Glenn Ford, comme tant d'autres acteurs à Hollwood, vient de fonder sa propre firme cinématographique. Il se consacrera plus spécialement aux films westerns. — Abandonné par Anita Ekberg, Walter Chiari, l'esseulé, envoie de nouveaux messages romantiques à Ava Gardner qui ne leur fait pas bon accueil. — Judy Holliday ne sait pas si elle doit épouser le saxophoniste Gerry Mulligan, parce que, si elle aime Gerry, elle aime moins le saxophone. — Gary Crosby, fils de Bing, fait un tour de chant à Las Vegas et il ne cesse de dire du mal de son père.

Léopold Massiéra vous présente:

La star nippone EIKO ANDO

La Japonaise, plus peut-être que toutes les autres femmes, possède un charme exquis à qui un mystérieux exotisme confère un piment supplémentaire. Par excellence, c'est la créature fragile et tendre, capable de vivre et de mourir pour un grand amour, telle que l'a popularisée la belle musique de Puccini.

Il n'existe pas, à proprement parler, de « stars » japonaises. Aucune encore n'a atteint la suprême consécration offerte par un « Oscar » ou tout simplement par la *Vox populi*.

Dans le VIIe Art, la Japonaise douce et sentimentale, a mis seulement un délicat brin de poésie et a fait naître dans le coeur des spectateurs un sentiment infiniment délicieux : l'appel enchanteur d'une jolie princesse lointaine qui ne semble même pas appartenir à notre monde.

Poursuivant la tradition, Eiko Ando, qui a été choisie pour incarner la belle geisha Okichi, le premier rôle féminin de la grande production *Le Barbare et la Geisha*, s'est révélée, sous l'éclat des projecteurs magiques, comme la plus douce, la plus gracieuse, la plus humble mais aussi la plus séduisante des vedettes actuelles.

Eiko Ando a vu le jour le 8 mai 1934 à Harbin, en Mandchourie, où sa famille d'origine japonaise s'était installée.

Une partie de son enfance se déroula à Dairen (Port Arthur) où son père, important homme d'affaires, exerçait ses activités.

La jeune Eiko ne vint au pays de ses ancêtres qu'en 1947, à la suite de la défaite japonaise qui mit fin à la deuxième guerre mondiale et entraîna l'occupation de la Mandchourie par les Soviétiques.

De 1947 à 1951, en jeune fille studieuse et bien élevée Eiko suivit les cours secondaires de Jungo High School à Tokyo.

Comme elle se sentait attirée, depuis sa plus tendre enfance, par la vie artistique, Eiko Ando réussit à convaincre ses parents de la laisser suivre les cours de l'Ecole Japonaise d'Art Dramatique (Le Nippon Ougaka Gakko) où elle resta deux ans

En 1954, peu de temps après la mort de son père, Eiko faisait son entrée dans le monde du spectacle en devenant « girl » sous contrat à la compagnie Toho de Tokyo. Cependant son but secret restait de faire rapidement une carrière théâtrale.

Pour le réaliser, elle partit à New-York étudier l'Art Dramatique.

A cette époque, Eiko Ando fit un saut à Paris, car elle voulait connaître l'Europe ; mais son séjour fut de courte durée, car elle dut retourner subitement à Tokyo pour soigner sa mère gravement souffrante.

A Tokyo, elle suivit des cours de chant avec Ichiro Haruna et elle commença une carrière de chanteuse.

Au même moment, arrivait au Japon le grand metteur en scène américain John Huston pour la réalisation d'un film sur les lieux mêmes de l'action : *Le Barbare et la Geisha*.

S'il possédait le principal acteur masculin, John Wayne en l'occurrence, John Huston n'avait pas encore découvert la geisha modèle sur qui, pratiquement, était axé tout le côté sentimental du scénario.

Sans qu'elle le sut, un ami d'Eiko Ando présenta sa candidature à John Huston.

Quand, pour la première fois, Eiko Ando rencontra John Huston, elle ne le prit pas au sérieux. Elle n'avait aucune expérience du cinéma et le célèbre metteur en scène lui proposait de faire un essai le lendemain même.

Elle ne se doutait pas, alors, l'adorable petite geisha, que cet essai allait lui ouvrir en grand les portes d'une carrière merveilleuse qui fait rêver aussi bien les midinettes de Paris que leurs soeurs aux yeux bridés de Tokyo.

Dans *Le Barbare et la Geisha*, Eiko Ando donne la réplique au grand acteur John Wayne, ainsi qu'à Sam Jaffe, So Yamamura, Norman Thomson et à un tas d'autres acteurs américains ou japonais.

L'histoire se déroule en 1856, lors de l'arrivée au Japon du premier consul américain, alors que l'Empire du Soleil Levant avait été, jusque là, fermé aux étrangers. Deux civilisations vont se rencontrer, s'affronter même ; mais au milieu de palpitantes aventures, un très bel amour prendra naissance et, comme dans une prestigieuse légende, marquera d'une empreinte brûlante deux êtres de race différente.

C'est John Wayne qui incarne le courageux consul américain, et Eiko Ando, chargée de la redoutable mission de l'espionner, deviendra peu à peu la plus passionnée des amoureuses, tout en restant humble et pudique, ainsi qu'il sied à une digne fille de Samouraï.

Dans la vie de tous les jours, Eiko Ando est une jeune fille très moderne qui pratique de nombreux sports dont la natation et le ski. Elle adore la musique classique et ses auteurs préférés en la matière sont Ravel, Debussy et Schumann, tout en gardant au fond de son coeur un amour baigné de nostalgie pour la musique japonaise.

Eiko Ando réside à Tokyo avec sa mère et son jeune frère, qui vient d'entrer à l'Université Hosei de Tokyo.

Elle est l'incarnation idéale de la jeune fille japonaise des temps modernes et, malgré cela, elle conserve encore ce charme particulier qui a fait le renom des « geishas » aux doux noms de fleurs.

« Léopold Massiéra

Connaissez-vous...

ROGER HANIN ?

Si on l'a vu sept fois à l'écran, où sa personnalité s'est imposée très vite, il compte beaucoup sur le film dont il est actuellement le héros et sur le prochain pour conquérir ses galons de « vedette ». Il a depuis longtemps gagné ceux de comédien au théâtre et au cinéma.

Il est né à Alger le 20 octobre 1924. A la suite d'une série de maladies qu'il contracta dans son enfance, son père voulut qu'il fit avant tout du sport. Sa carrure prouve aujourd'hui l'excellence de ceux qu'il pratiqua. Cela ne l'empêcha pas de poursuivre ses études secondaires et de passer ses deux baccalauréats. A 18 ans, il s'engagea dans l'aviation et devint navigateur sans pour autant abandonner le sport. Il fut Champion de France de basket-ball, Première Série de ping-pong, pratiqua le water-polo.

Mais Roger Hanin n'est pas seulement un sportif, il aime la musique (Beethoven, Grieg, Mozart), la lecture (Bernanos, Sartre, Faulkner).

C'est par hasard qu'il vint au cinéma. Alors qu'il commençait des études de pharmacie, un ami décorateur lui permit de faire de la figuration. Entré par la petite porte dans les studios, il n'en sortit plus que pour faire du théâtre. On l'a vu dans *La maison de la nuit*, *La Condition humaine*, *La nuit romaine*, *Les aveux les plus doux* et dans bien d'autres pièces. Au cinéma, il a été l'interprète du *Chemin de Damas*, de *Série Noire*, de *Gas Oil*, des *Hussards*, de *Vous pigez*, de *Celui qui doit mourir*, de *Une balle dans le Canon*. Il est actuellement un des héros de *La Sentence* que réalise Jean Valère (dont c'est le premier long métrage) aux côtés de Robert Hossein, Marina Vlady, Béatrice Bretty et Lucien Raimbourg. Il sera aussitôt après le *Gorille* dans une suite des aventures du célèbre héros de Antoine Dominique : *La Valse des Gorilles*.

HOLLYWOOD VU DE PRÈS

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE — NOTRE CORRESPONDANTE A HOLLYWOOD

Nouveau rôle

Qui ne connaît la charmante Julia Meade au domaine de la publicité des programmes télévisés de Ed Sullivan et « Playhouse 90 ». Julia vient de signer un contrat avec Universal pour *Pillow Talk* avec Rock Hudson, Doris Day et Tony Randall. « Un petit rôle, nous dit-elle, mais que je tourne avec enthousiasme ». Toutes ses scènes sont avec Rock, y compris une scène sentimentale que l'on a mis toute une journée à filmer. Elle y est l'amie de ce dernier jusqu'au moment où il succombe aux charmes de Doris. « Je suis d'ailleurs préparée au cinéma par mes rôles à la TV et au théâtre proprement dit. Mon ambition serait de faire d'autres films, et, comme les autres actrices, m'y perfectionner au point d'y décrocher un jour le célèbre *oscar* ».

Dur métier

Pat Boone, que j'ai vu tourner dans *Journey to the Center of the Earth*, se demande s'il n'y a pas moyen de gagner sa vie dans un métier moins éreintant que le cinéma. Cette réflexion, inusitée chez cet acteur à l'humeur joviale, lui vint après que les poutres lui dégringolèrent sur le dos, au cours d'une scène de lutte entre lui et Thayer David. Les deux furent ensevelis sous les débris. Fort heureusement, les poutres étaient en plâtre et les égratignures ne furent pas mortelles.

Bon sang ne "doit" mentir

Suzan Kohner, dont les parents sont proéminents à Hollywood (le père est gérant de vedettes et la célèbre actrice mexicaine Lupita Tovar est sa mère), trouve qu'il est ingrat de devoir se tenir en accord

RICHARD BURTON et MARY URE

avec la renommée de ses parents. Cependant, Suzan semble fort à l'aise dans son premier rôle au cinéma dans *The Big Fisherman*. Son succès ne fut pas foudroyant, et elle est venue au cinéma par le théâtre proprement dit. Son attrait exotique fait qu'on lui confie de préférence les types étrangers. « Mon désir serait de tenir le rôle d'une américaine *pur sang* ».

Démocratie

La Reine Juliana de Hollande a toujours eu la réputation d'une cordialité proverbiale. Au cours de leur dernier voyage en Europe, Jeanette MacDonald et son mari, Gene Raymond, furent reçus à dîner avec la reine, le prince Bernard et leurs enfants. Lorsque Jeanette voulut faire la révérence, qu'elle avait pratiquée à la perfection, la reine l'en empêcha par une prompte et cordiale poignée de mains. Ce qu'elle fit aussi pour les autres invités, « de sorte que je ne me suis jamais sentie plus à l'aise qu'avec cette charmante souveraine qui traite ses invités comme des membres de sa famille ».

Sous le dé et les ciseaux

A part d'être dessinatrice de haute couture à Paramount, Edith Head, détentrice de six *oscars* pour son art véritable, est une bachelière ès arts graduée de l'Université de Californie et de Stanford. Pour ma part je la crois beaucoup plus « vedette » que plusieurs des vedettes qu'elle a habillées jusqu'ici. Au cours d'un forum de modes elle dit à la presse étrangère d'Hollywood : « Toute femme de budget moyen peut être élégante à peu de frais, si elle adopte le deux-pièces si pratique. Le soir, si surtout la jupe est reversible, (doublée en crèpe etc.), il est facile, avec une blousette appropriée de s'en faire une toilette très élégante. Cet ensemble de base se renouvelle chaque fois qu'il est accompagné d'accessoires différents. On oublie aussi trop, de nos jours, que le chapeau, si petit soit-il ou la voilette, si peu encombrante et si gentiment mystérieuse fait partie d'un parfait accoutrement ».

Le problème juvénile

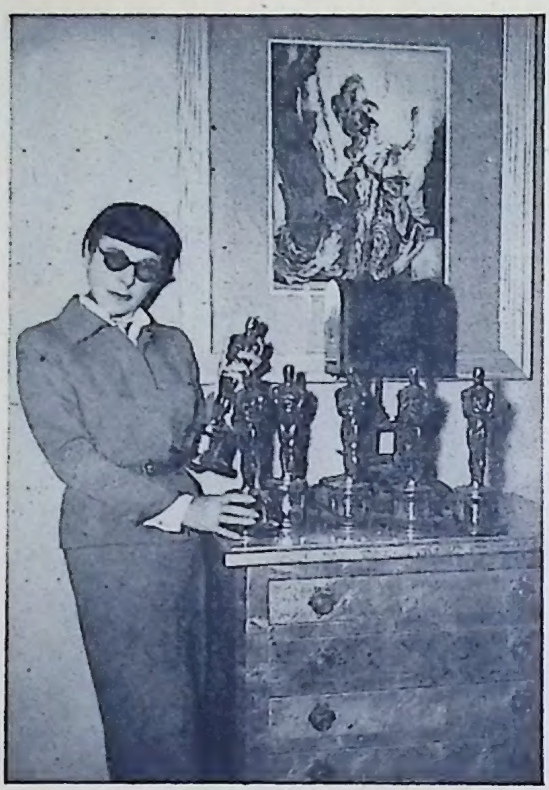
Jimmy Cagney, qui a tenu plus de rôles de brigands que n'importe quel acteur, est d'avis que l'environnement et l'hérédité sont, avec les « petits livres » où l'on « tue facilement », et ce que l'on montre de crimes à la TV sous le titre de *westerns* sont à la racine de la criminalité chez les jeunes. Les parents qui interdisent ces livres, qui choisissent eux-mêmes les programmes que leurs enfants « peuvent » regarder, et qui prennent la bonne initiative d'établir dans leur maison, une saine bibliothèque pour la jeunesse n'ont jamais à s'en repentir. « C'est ainsi que je fus élevé, et je ne saurais trop les en remercier ».

Le grand âge . . . .

Sal Mineo nous dit : « Lorsque j'étais un *teenager*, j'étais heureux et insouciant de toute responsabilité. Je trouvais simplement la vie amusante. Maintenant que j'ai atteint la vingtième année, je suis encore heureux, mais un peu diffé-

SUZAN KOHNER

PAT BOONE, ARLENE DAHL et JAMES MASON dans "A Journey to the Centre of the Earth".



EDITH HEAD et ses Oscars.

JEANETTE MACDONALD et GENE RAYMOND.

remment. Je songe à l'avenir. Mon studio me traite comme les autres adultes et me confie des rôles plus romantiques, des scènes d'amour. Je me sentirais inférieur si je ne répondais pas à leur confiance. Mais ne vous y méprenez pas trop vite, le naturel revient au galop, car chez moi la maturité est un vêtement tout neuf. » Il y parviendra...

Importation italienne

La plus nouvelle importation italienne est Luciana Paluzzi, 21 ans, yeux bruns cheveux roux, et une taille... du sex appeal et une charme irrésistible. 20th Fox s'en servira pour la télévision, en attendant son premier film américain. Luciana a d'ailleurs recueilli plusieurs lauriers en Europe où elle a tourné dans seize films : en France, Italie, Espagne, Allemagne et au Pakistan. Cette fille d'un général de l'armée italienne a fait peu de cinéma en Italie, et n'avait aucune ambition théâtrale jusqu'au jour où elle joua un petit rôle dants *Three Coins in a Fountain*. Son grand étonnement en Amérique, c'est le superlatif de publicité. « En Italie, assure-t-elle, on n'étale pas ainsi la vie privée des vedettes. » La jeune italienne vient de décider qu'elle épousera l'acteur Brett Halsey, au début de 1960.

Va et vient

Claudette Colbert est restée à Paris le temps d'essayer de nouvelles toilettes pour *Mariage-go-Round*. — Gary Cooper, après avoir terminé *Mary Dearie* a pris un mois de vacances avec sa famille à Londres, Paris et le long de la Méditerranée avant son retour à Hollywood. — Michèle Morgan est retournée à Paris après des vacances à Hollywood, qu'elle a voulu passer entièrement avec son fils de quatorze ans, Michael Marshall.

Quand vous voyagez

Hollywood possède une espèce de code à l'usage des promeneurs désireux de faire un heureux voyage. 1.) Ne jugez pas tout le peuple d'un pays par une personne avec laquelle vous essuyez quelques ennuis. 2.) Observez les us et coutumes du pays que vous visitez, et gardez-vous de vous en moquer. 3.) Bienheureux celui qui sait dire *merci* en tous langages, ce qui vaut parfois mieux qu'un pourboire jeté en pâture. 4.) N'emportez pas vos soucis en voyage, les inquiétudes n'aident rien et gâtent souvent tout. 5.) N'oubliez pas votre passeport, c'est un certificat indispensable. 6.) Si vous étudiez la valeur des diverses monnaies et vous en approvisionnez avant votre départ, un certain montant, vous serez bien pourvus. 7.) Ne vous attendez pas à tout trouver à votre portée comme en votre pays ou dans votre demeure, car en fin de compte, n'avez-vous pas décidé ce voyage afin de goûter à une vie différente de votre routine habituelle. Vous serez d'ailleurs heureux de retrouver votre confort au retour. Bon voyage !

Femme fatale...

Ce ne sera pas la première fois que l'on aura cru découvrir une nouvelle sirène au cinéma. Cette fois, c'est May Britt qui devient la future « femme fatale ». Il y a une différence toutefois entre la

femme fatale d'il y a vingt ans, Marlene Dietrich, Greta Garbo et la sirène d'aujourd'hui. Les yeux rieurs de cette blonde nordique projèteraient-ils les étincelles qui incendieront les coeurs masculins à seul dessein de les tenir à sa merci ? Son prochain rôle, *Blue Angel,* déjà tenu par Marlene Dietrich, nous en fournira la clé.

Diète

Myrna Hansen, une des semi-finalistes du concours international de beauté, il y a deux ans, et qui tient un rôle dans *Ask Any Girl,* avoue qu'elle eut déjà un problème de poids à résoudre. Elle s'en tira fort bien et perdit dix livres en dix jours par la diète suivante, qu'elle me donne volontiers pour nos lectrices... ou lecteurs... Déjeuner : 1 côtelette d'agneau ou du foie ou du steak (petite quantité), café noir et pamplemousse. Lunch : légumes crus, oeufs durs (1 ou 2), pamplemousse. L'après-midi : petite jarre de Yogourt sans sucre (saccharine) si nécessaire. Le soir à dîner : steak petit, large salade de divers légumes : concombres, épinards crus, tomates, piment vert, etc. Parfois une pomme fraîche terminait mon repas. »

Poussière d'étoiles

Kathryn Grayson sera l'étoile d'une reprise du *Fantôme de l'Opéra.* — Margaret Truman, fille de l'ex-président des Etats-Unis, et chanteuse-actrice avant son mariage avec le journaliste Clifton Daniel, dit qu'aussitôt que ses deux enfants la retiendront un peu moins, elle reprendra, par petites étapes, la vie théâtrale. Elle nous dit qu'elle croit à une certaine discipline pour élever les enfants. « Les tapes sont parfois nécessaires pour redresser un caractère. Et l'enfant laissé à lui-même ressemble à un peuvre petit animal sans entraînement. »

Recette instantanée d'énergie

Alex Guinness de *Horse's Mouth* emploie cette recette de prompte énergie : « Si vous vous sentez à bout de forces : Une cuillerée à table de levure (Brewer's yeast), une cuillerée à table de germe de blé, deux cuillerées à table de lait écrémé en poudre, un jaune d'oeuf, une cuillerée à table de miel. Jeter le tout dans un grand verre de lait écrémé, d'eau ou de jus de tomates, et mélanger rapidement. » Wow, quelle énergie !...

Nouvelles de partout

Le pantomime français Marcel Marceau et l'italien Federico Fellini deviennent étoile, et directeur de cinéma. Le fameux pantomime actuellement à la scène de Paris dans *Paris qui crie, Paris qui rit,* sera la vedette du *Dialogue des Carmélites* de Jean Cocteau. Il fera plus tard, *The Nose,* satire de Gogol. — Mitzi Gaynor déserte Hollywood pour pluiseurs mois et sera vedette de Broadway dans *The Heiress.* — Dorothy Kirsten, toujours surprises que ses « fans » l'admirent autant et semblent la placer sur un piédestal, dit : « On oublie que les étoiles d'opéra ne font plus la grande vie d'autrefois. Nous vivons dans une ère de « do-it-yourself », sans serviteurs. Je suis, en plus, femme de docteur, ce qui me place dans

LUCIANA PALUZZI

MYRNA HANSEN

une toute autre facette d'existence. Ainsi, ma vie privée ne ressemble pas à celle d'une grande diva d'il y a trente ans. Je pense que plusieurs « fans » de l'opéra ont tendance à oublier cela ». — La nouvelle trouvaille de MGM, Jim Hutton, sera le partenaire de Leslie Caron dans *The Subterranean*. — Brigitte Bardot, (Madame Jacques Charrier) sera maman en février. — Irene Dunne, grande vedette de cinéma pendant vingt ans, et l'une des actrices les plus distinguées, deviendra grand-maman pour la seconde fois, via sa fille Maria.

Théâtre vs Cinéma

« Au cinéma, nous dit Tony Perkins, c'est la personnalité qui est mise en vedette. Au théâtre, c'est l'interprétation. Et la communion entre l'audience et l'acteur accomplit un miracle. Au théâtre, vous créez un caractère, et c'est ce caractère que vous présentez au public, tandis qu'au cinéma c'est Tony Perkins que l'on va surtout voir jouer. » Tony, qui vient de terminer *The Way the Ball Bounces* pour Warner, est un voyageur confirmé entre New-York et Hollywood. Il fait tantôt du théâtre à Broadway et tantôt du cinéma ici, — Alfred Hichcock nous annonce que Tony sera la vedette de son prochain *shocker* (film d'horreur), à Paramount, mais il lui a fait promettre qu'il ne discutera ni ne révélera à quiconque le sujet qu'il filmera. Shhhuutt...!

Beauté plus intelligence

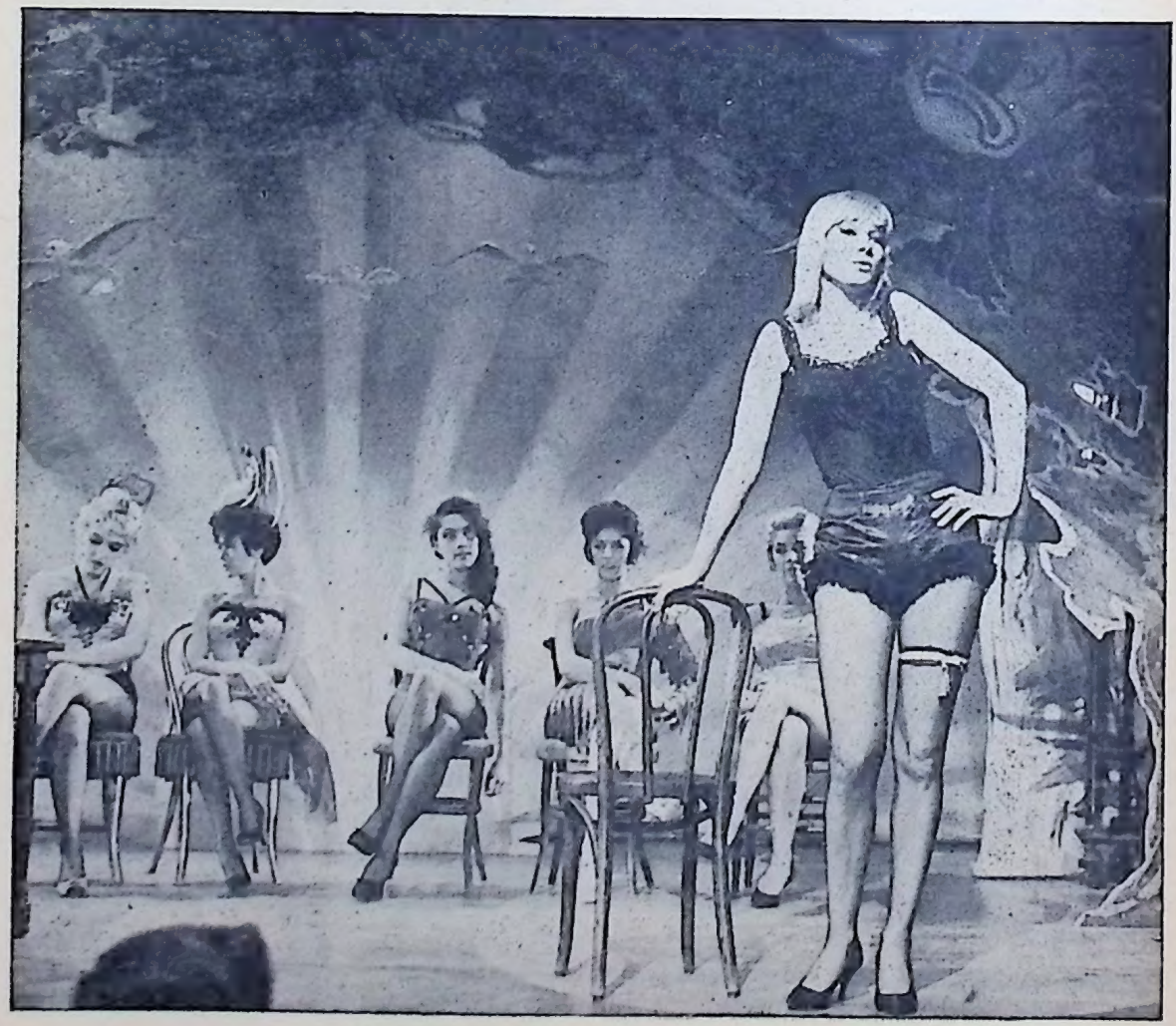
Patricia Owens, en plus de sa belle taille, possède une jolie tête où loge beaucoup d'intelligence. Elle vient d'ouvrir une chaîne de salons de beauté dont le premier à Paterson, New Jersey. Sa mère vient de quitter définitivement Londres pour venir habiter avec sa fille.

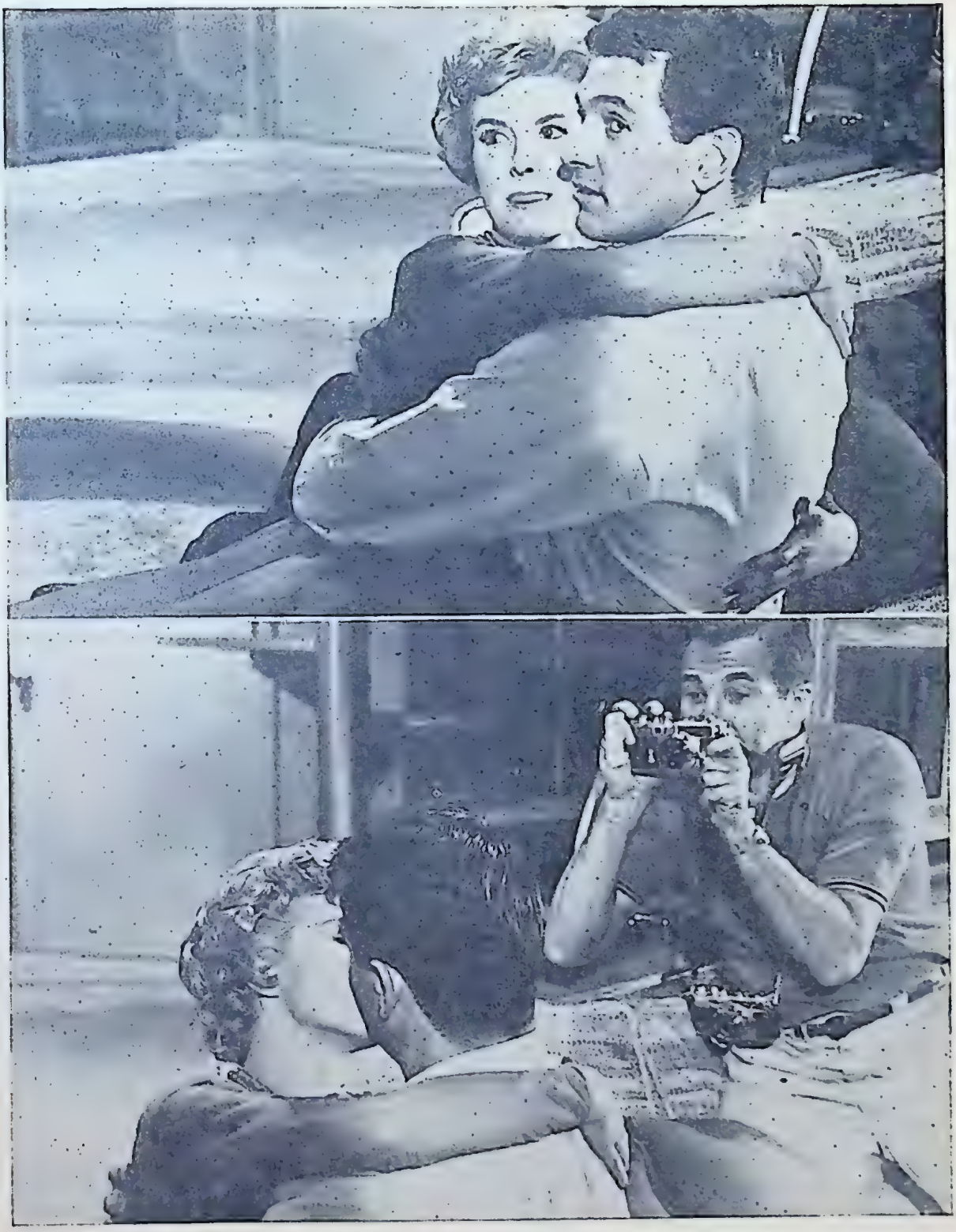
Le secret de Tommy Sands

« Je n'ai pas un débit très ample, avoue Tommy de sa voix traînante de sudiste, mais je m'applique à mettre dans mes chansons, toute l'expression et le

[*Lire la suite page* 33]

MAE BRITT





JULIA MEADE et ROCK HUDSON dans "Pillow Talk".

L'amour naît entre Aimée de Tellison (Marisa Pavan) et John Paul Jones (Robert Stack)

Un film américain

"John Paul Jones"

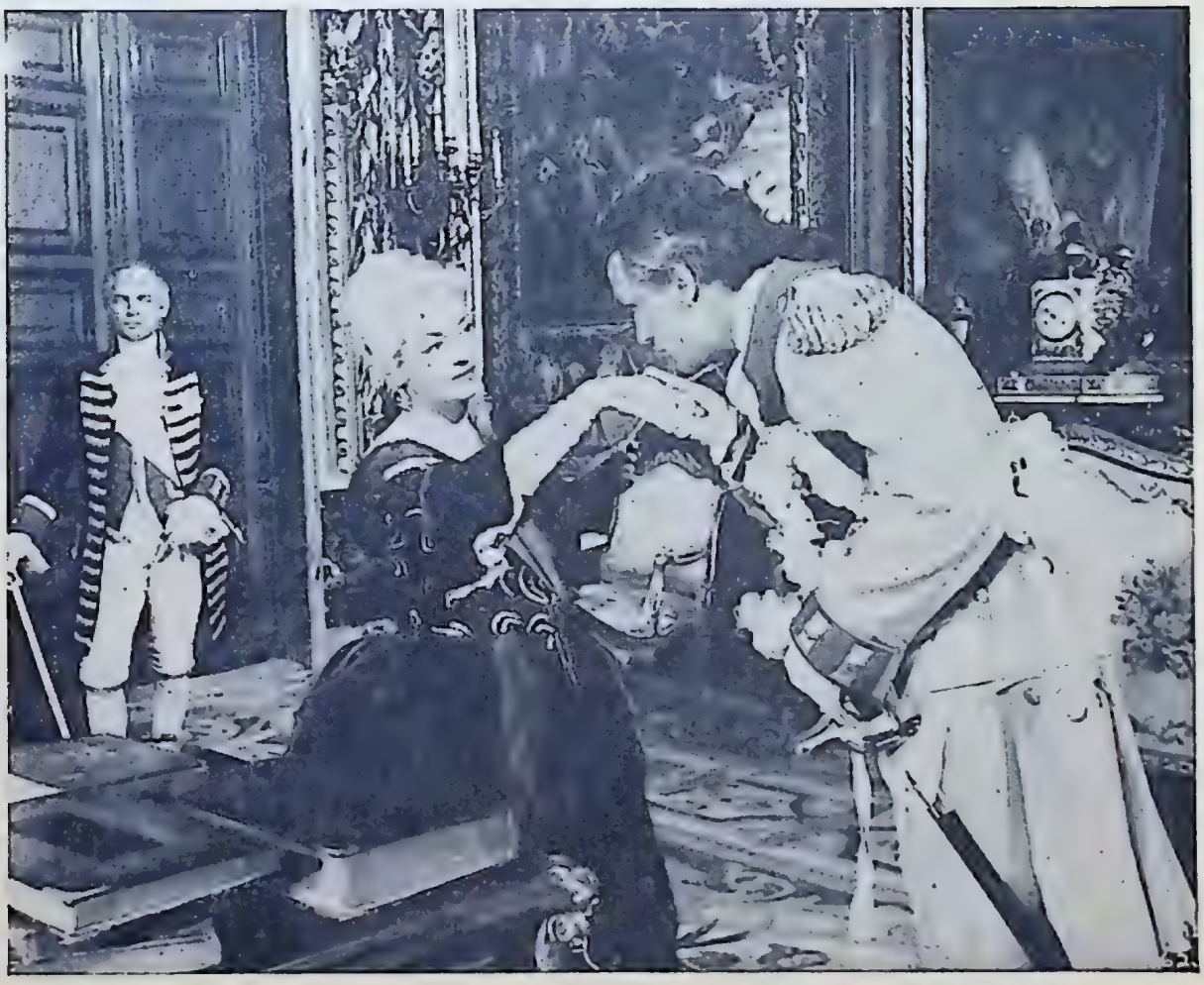
Aperçu du scénario

Dans l'histoire des Etats-Unis, le nom de John Paul Jones évoque la figure du plus célèbre des héros navals. Il prit la mer à l'âge de 12 ans et dés cet instant se signala par les nombreux services qu'il rendit à son pays au travers d'aventures innombrables que le film nous relate avec brio. La distribution du film est brillante et les images marines qu'on nous fait voir sont d'une rare qualité. Le récit nous amène dans cette enchanteresse époque de la Résistance américaine ainsi que dans les salons brillants du Paris de Louis XVI.

DISTRIBUTION

John Paul Jones	*Robert Stack*
Dorothy Danders	*Erin O'Brien*
Patrick Henry	*MacDonald Carey*
George Washington	*John Crawford*
Benjamin Franklin	*Charles Coburn*
Aimée de Tellison	*Marisa Pavan*
Louis XVI	*Jean-Pierre Aumont*
Catherine de Russie	*Bette Davis*

Catherine de Russie (BETTE DAVIS) accueille John Paul Jones (ROBERT STACK) à la cour impériale.



Un film de qualité

"THE JOURNEY"

par Jean-Paul Freyss

En réalisant *The Journey* (Le voyage), Anatole Litvak a voulu, nous a-t-il dit à New-York la veille de la première mondiale de son nouveau film, « rappeler que sous des habits différents, et même sous des régimes politiques divers, les hommes peuvent se ressembler et sont essentiellement de même nature ».

Pour sa démonstration, M. Litvak n'a pas craint de faire appel à des événements récents, au risque d'être entraîné dans la polémique. L'audace lui a réussi et lui assure une fois de plus aux Etats-Unis un vaste public que les critiques ont encouragé en soulignant le caractère d'actualité du *Voyage* et l'excellence de son interprétation et en minimisant les faiblesses du script. Cependant ces faiblesses risquent, pour un auditoire sérieux, d'invalider la thèse de M. Litvak et de susciter l'antagonisme de publics moins prompts que les Américains à mitiger la politique de notions romanesques.

Pour prouver que la nature humaine est plus forte que la politique, M. Litvak a imaginé un incident international qu'il a situé en Hongrie pendant la révolte de 1956 et dont George Tabori a exploité l'aspect dramatique dans un script vivant et réaliste, mais qui ne prouve rien.

Un groupe d'étrangers se trouve retenu à l'aéroport de Budapest aux premiers jours de la révolte hongroise : tout trafic civil est interrompu. Il y a là des femmes, des hommes, des enfants, entre autres des Américains, un ménage français, un Japonais, une Anglaise — Lady Ashmore (Deborah Kerr) — et un correspondant de la B.B.C. (Robert Morley) d'un style pompeux très amusant et qui, d'autorité, se fait le porte-parole de la petite bande ; il y a également un voyageur mystérieux, un nommé Paul Kedes (Jason Robards Jr.), qu'une blessure, qu'il cherche à cacher, affaiblit au point de rendre problématique un voyage jusqu'à la frontière. Dès les premières scènes il est évident que Paul Kedes est un patriote hongrois qui tente de s'évader de Budapest avec un faux passeport britannique et l'aide de Lady Ashmore. Ce drame humain et policier suffirait à retenir jusqu'à la fin du film l'attention du spectateur. M. Litvak ne l'utilise pourtant que dans la mesure où il entraîne une nouvelle situation qui devient prépondérante, et c'est ainsi qu'il fausse, à notre avis, l'optique de son film.

Les autorités décident de diriger sur Vienne par autocar ce groupe d'étrangers excellemment représentés, disons-le une fois pour toutes, par un assortiment international d'acteurs : Anne Jackson, E. G. Marshall, Kurt Kasznaj, David Kossoff, Gerard Oury, Marie Daems, Maurice Sarfati. Par les faubourgs désertés de Budapest, par les longues routes de la campagne danubienne où leur car est arrêté tantôt par des patrouilles russes et tantôt par des francs-tireurs hongrois, nos réfugiés arrivent au dernier bourg avant la frontière, occupé par une compagnie de tanks soviétiques sous le commandement du Major Surox (Yul Brynner).

Sa curiosité professionnelle éveillée par la réticence du blessé et sa curiosité sentimentale excitée par la dignité et la froideur anglo-saxonne de Lady Ashmore, ainsi que par les relations mystérieuses des deux voyageurs, le commandant russe décide de retenir le groupe jusqu'à plus ample information. Dans l'auberge où le major Surov et ses officiers prennent également leurs repas à la table d'hôte, tous les aspects du drame se corsent. L'identité du patriote hongrois et sa liaison avec Lady Ashmore sont découvertes par leurs compagnons de voyage ; ceux-ci les livreront-ils aux autorités soviétiques pour recouvrer leur liberté, ou les protégeront-ils au risque d'être refoulés sur Budapest et peut-être durement punis ? D'autre part le commandant russe, qui a appris à connaître les Anglo-Saxons et à les apprécier, se trouve soudainement assailli de sentiments très divers. Pourquoi cette révolte des Hongrois contre des troupes qui les ont « protégés » depuis plusieurs années ? Pourquoi cette méfiance des Occidentaux à l'égard de son pays et de ses compatriotes ? Pourquoi cette « haine » dont il se sent entouré d'autant plus brutalement qu'elle contraste avec l'attraction qu'il éprouve maintenant pour Lady Ashmore ?

De cette multiplicité de conflits, le premier, qui partage les voyageurs en deux camps, pour ou contre le fugitif hongrois, est le plus saisissant, le mieux traité, et le seul que MM. Litvak et Tabori conduisent à la conclusion naturelle. La solution du conflit personnel du commandant, aux prises avec les influences contraires qu'ont exercées sur lui son éducation, sa profession et ses voyages, est beaucoup moins heureuse et surtout moins vraisemblable. Quant à l'issue du drame passionnel, si elle est plausible, elle est d'une insipidité qui déçoit dans un film par ailleurs vigoureux.

Mais peu importe le thème sentimental. Ce qui retient l'at-

tention du spectateur sérieux, c'est le désir évident et généreux de M. Litvak de prouver que nous sommes tous « à peu près les mêmes sous la peau ». A-t-il réussi sa démonstration ? Dans le cas d'espèce, peut-être. D'une manière générale, nullement. L'officier soviétique qu'interprète M. Brynner est, en effet, un type d'homme éminement intéressant, mais en quelque sorte marginal ; ayant été exposé à l'influence occidentale, il a échappé en partie à l'endoctrinement du Parti Communiste. Il est en fait et par définition ce que M. Brynner serait s'il était lui-même officier de l'armée soviétique : un Slave occidentalisé. Suffit-il vraiment de lui faire endosser un uniforme, de lui faire cravacher quelques inférieurs pour qu'il représente un officier soviétique ? Il ne nous en a pas convaincu.

Que les sentiments exprimés par M. Brynner puissent exister chez un officier soviétique, nous n'en doutons pas. Ce dont nous doutons, c'est que, sauf dans des circonstances exceptionnelles, ces sentiments dictent à un officier soviétique la conduite du Major Surov. Or seuls sont valables pour la démonstration de M. Litvak — à savoir que nous sommes tous sujets aux mêmes sentimentales circonstances normales. S'il admet avoir traité un cas exceptionnel, M. Litvak a évoqué alors la notion du « bon Russe », similaire à celle du « bon Allemand », fréquente dans des films récents, ce qui est son droit. Mais fallait-il qu'il évoquât cette notion du « bon Russe » à l'occasion d'une action militaire dont le souvenir est encore si vif ? Et pouvait-il le faire sans raviver des blessures et s'exposer à la polémique ?

M. Litvak devait ignorer ce danger, sinon il lui eût été facile de choisir ou d'inventer un épisode similaire à l'histoire qu'il nous conte mais situé à une période différente : la Révolution française ou les guerres napoléoniennes lui eussent probablement fourni un incident d'autant plus valable qu'il eût été authentique.

Il en aurait tiré une conclusion moins invraisemblable que celle de ce film qui, paradoxalement, présente dans ses détails les qualités d'un r a r e documentaire.

Quelques vues de :

"Babette s'en va-t-en guerre"

avec Brigitte Bardot

Notre roman d'amour

L'AMOUREUSE MEPRISE

par Maurice d'Anyl

Simone se souviendrait toute sa vie de ce soir de printemps parisien !

Notre-Dame, ce joyau d'architecture, se dorait lentement sous les rayons du soleil couchant. La lumière décroissante empourprait le porche aux saints sculptés, caressant les statues du tympan, accrochant un halo sanglant aux gargouilles hérissées, transformant aussi les arbres du square de l'Archevêché en quenouilles de flammes.

C'était par un soir de temps clair, vers neuf heures, et les Parisiens, déchargés de leurs travaux et de leurs soucis quotidiens, prenaient le frais, tout comme de paisibles citadins au fond de leur province. Des enfants jouaient dans le square en poussant des cris aigus ; sur les bancs, des couples s'isolaient pour des colloques sentimentaux. L'air sentait le renouveau, respirait l'amour et renvoyait l'écho de tendresses chuchotées, de baisers échangés.

Par cette soirée, où tout renaissait à la vie et à l'espoir, Simone, promeneuse solitaire, marchait de long en large sur le trottoir, allant du square jusqu'à la plus proche station de métro. Malgré l'heure, la bouche de sortie vomissait toujours son contingent d'humains, et cet endroit était encore animé par une circulation intense.

Elle était seule et, pourtant, n'était-elle pas une jolie femme ?

Son regard était doux et malicieux. Sa physionomie pétillait d'intelligence et son nez retroussé ajoutait du piquant à son visage.

Cependant, Simone faisait toujours la navette et la personne la moins avisée, la moins psychologue, en constatant ce manège, se serait dit qu'elle attendait un amoureux.

En fait, elle cherchait bien quelqu'un. N'apercevant pas la silhouette qu'elle espérait découvrir parmi les arrivants débouchant du souterrain, machinalement, Simone retira l'un de ses gants afin de regarder l'heure à son bracelet-montre.

Puis, reprenant patience, elle continua à faire les cent pas, tout en fredonnant un refrain à la mode.

Une fois de plus, au cours de sa navette, elle se tourna face au métro et, les yeux perdus dans cette cohue débordante, se trouva nez à nez avec un jeune homme qui, justement, parvenait en haut de l'escalier de la station. Tous deux se seraient heurtés si, brusquement, il ne s'était arrêté pour allumer une cigarette.

Irrésistiblement, leurs regards se croisèrent. Mais, faisant un pas en arrière, sans plus accorder d'attention à cet incident des plus minimes, elle reprit sa promenade interrompue.

Lui, cependant, ayant tiré une bouffée de sa cigarette, la suivit des yeux. Son regard admiratif semblait lui dire qu'elle incarnait pour lui tout le printemps. Ce soir lumineux et paisible où ils étaient seuls, chacun de leur côté, les incita à quelque fantaisie. Elle le devinait parisien, prêt à se servir de toutes les ressources que peuvent parfois procurer les flâneries.

Il paraissait avoir environ vingt-sept ans. Il était grand, brun, n'ayant rien d'un Don Juan entreprenant, mais possédant, au contraire, un charme profond qui devait plaire aux femmes.

Fier de sa jeunesse, il pista Simone, non en marchant derrière elle, mais en espérant la rejoindre par un détour opposé.

Il n'avait pas fait quelques mètres qu'elle l'apercevait déjà, venant à sa rencontre.

Et cette fois-ci, elle souriait d'un air amusé.

Alors, il s'enhardit enfin. A brûle-pourpoint, il demanda :

— Il y a longtemps que vous m'attendez, mademoiselle ?

Il parlait sur un ton si sérieux qu'elle pouvait s'y méprendre. Certainement, c'était bien là, celui qu'elle attendait...

— Cinq minutes à peine !

Et, sans qu'elle eût éprouvé le moindre étonnement, ni exprimé la moindre observation, ils reprirent leur marche, côte à côte, cette fois.

Doucement, il la guida vers l'un des cafés de la place Saint-Michel.

Ils s'assirent dehors, car la nuit était tiède. Les dragons de la fontaine lançaient par leurs naseaux des jets d'eau étincelants comme une poussière de diamant. En face, un restaurant fleurissait ses fenêtres de caisses d'hortensias qui mettaient une note gaie dans le paysage. Plus loin, la Seine charriait ses eaux lourdes entre ses quais de pierre où la verdure des arbres nouait une ceinture d'émeraudes à la robe grise des édifices.

Simone voyait son compagnon plein d'attention vis-à-vis d'elle.

Il commanda deux portos et des petits fours. Peu à peu, ils s'abandonnèrent à l'attrait de ce tête-à-tête.

Ils se parlaient le plus simplement du monde comme s'ils avaient déjà de nombreuses affinités.

Il lui expliqua comment, lui qui, quelques instants auparavant, se disposait à rentrer dans le petit appartement qu'il occupait seul et où il comptait travailler durant la soirée de façon studieuse, il se trouvait à ses côtés, captivé par sa gracieuse présence. Attiré vers elle par une mystérieuse et soudaine impulsion sentimentale, il lui disait combien il éprouvait de plaisir à ce tête-à-tête.

Simone écoutait, un peu grisée par tout ce qu'il lui disait. Elle était subjuguée par la personnalité de cet inconnu, si différent de tous les autres hommes qu'elle avait vus jusqu'alors parmi ses relations !

... Mais le temps passait. La nuit était complètement venue, noire et profonde. Tout à coup, elle s'aperçut de cette transformation. Elle eut un sursaut et elle demanda :

— Quelle heure est-il ?

Et, consultant son bracelet-montre :

— Comment, il est déjà presque minuit ?

— Merci pour ce déjà ! Comme c'est gentil à vous de me laisser croire que ma société ne vous a pas trop ennuyée ?

— Mais c'est la vérité ; je suis ravie de ma soirée !

— Eh ! bien, j'espère que vous ne me refuserez pas de vous revoir ?

Elle hésitait :

— Une fois n'est pas coutume... Il faut être raisonnable.

— Est-ce vraiment bien nécessaire ? Si la vie ne vous permettait pas, parfois, de croquer un petit grain de folie, pensez-vous qu'elle serait supportable ?

Elle ne prit pas la peine de lui répondre. Alors, il brusqua les choses :

— A partir de demain, mon amie, je vous attendrai tous les jours chez moi, vers cinq heures.

— Chez vous ? Vous habitez donc à Paris ?

— Quelle question enfantine, voyons ? Je demeure 34, rue Saint-André-des-Arts. A demain !

— Peut-être...

— Sûrement. En attendant, où dois-je vous reconduire ?

Déjà, il avait hélé un chauffeur de taxi. Il répéta sa question.

— Mais, vous le savez bien, voyons, puisque vous m'attendiez, m'aviez-vous dit en m'accostant.

Croyant qu'elle plaisantait, il n'insista pas.

— Eh ! bien, conduisez-moi au quai Voltaire.

Le jeune homme transmit l'adresse au chauffeur et vint s'asseoir auprès d'elle, à l'intérieur du taxi.

Après les heures de cette délicieuse soirée, un peu de hardiesse, avant de se séparer d'elle, vint à son compagnon.

Doucement, il l'attira dans ses bras, la serrant contre sa poitrine, avec tendresse. Simone poussa un léger cri de protestation en esquissant un mouvement de recul ; puis, conquise par la molle torpeur qui l'engourdissait, elle appuya sa tête sur l'épaule du jeune homme, goûtant la quiétude de cet instant de repos, tel un oisillon dans la chaleur du nid.

Heureux, il se réjouissait du baiser qu'il allait bientôt cueillir, lorsque le taxi s'arrêta sur le quai Voltaire, à l'angle de la rue Bonaparte.

Alors, vive comme une chatte, Simone s'échappa des bras de son compagnon, ouvrit la portière et descendit.

Pourtant, il avait réussi à lui saisir la main et il suppliait :

— A demain ! Dites-moi que vous viendrez ?...

— Peut-être... à demain, ou à un autre jour... cette soirée a été en dehors du temps et sans doute devrions-nous en rester là.

— Je vous en prie... Ne me retirez pas tout espoir. Ne gâtez pas ces heures charmantes en me laissant soupçonner qu'elles pourraient être sans lendemain.

— Il ne faut aimer que ce qu'on ne verra jamais deux fois !

— Au revoir. Je vous attendrai toous les jours.

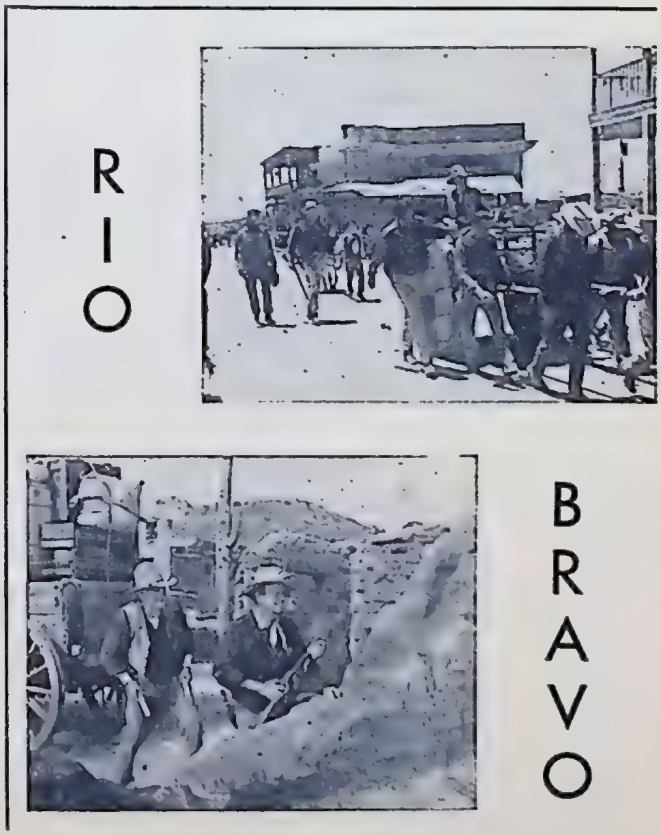
II

Lorsqu'elle eut refermé sur elle la porte de son petit appartement, Simone revînt à la réalité.

Dans la quiétude de son home, elle récapitula la situation.

Elle se sentait attachée au souvenir de ce garçon par une irrésistible sympathie, sans pouvoir discerner encore si elle consentirait à le revoir.!

Mais malgré elle, Simone se revoyait parlant avec son bel inconnu. Elle qui croyait s'être peu livrée, se remémorait de façon précise les paroles



qui étaient sorties de sa bouche dans un brusque et incompréhensible élan de sympathie au cours de cette mémorable soirée :

— Je m'appelle Simone Harmel, avait-elle dit, j'ai vingt-quatre ans et je suis veuve depuis trois ans.

Comme, tendrement penché vers elle, il insistait pour avoir d'autres détails, elle avait continué ainsi :

— Je suis assez fortunée pour vivre indépendante. Je ne suis pas misantrophe, mais une certaine sauvagerie m'éloigne des humains, en dépit de ma nature plutôt gaie et expansive. Il faut dire que mon union avec Robert Harmel a été une décevante expérience. Cette union, assez conventionnelle, avait été élaborée pour des raisons de famille et je l'avais acceptée en fille respectueuse, encore bien inexpérimentée. Je n'ai jamais connu le bonheur. Je n'avais aucune similitude de goûts avec mon mari, ce qui ne pouvait me préparer à connaître de grandes félicités.

« Entre-temps, j'ai perdu mes parents. Et, comme nul espoir de maternité n'est venu reserrer les liens qui m'unissaient à Robert, ceux-ci se sont peu à peu distendus, jusqu'au jour où mon mari, victime d'un accident de travail, me laissa prématurément veuve. Robert était architecte et, alors qu'il visitait un chantier, il se tua en tombant d'un échafaudage.

« Je dois avouer n'avoir ressenti qu'un chagrin très relatif et surtout nourri de pitié en face de la fin prématurée d'un homme qui, bien que mon mari, était de vingt-cinq ans plus âgé que moi.

« Dès lors, j'ai organisé mon existence à ma guise. J'ai aménagé avec goût un coquet appartement, pour lequel j'ai choisi le moindre meuble, le plus petit bibelot et qui, grâce à mes soins, est devenu un ravissant petit nid.

« J'aime beaucoup mon intérieur, car je vis surtout chez moi, en artiste.

« Etant excellente musicienne, je passe de longues heures à étudier mon clavier ou à me griser des plus belles harmonies. Je me délasse du travail par la lecture ; je possède une bibliothèque éclectique, où je puise la consolation de ma solitude.

« Aimant les fleurs, j'en égaye mon appartement et les quelques amis que j'ai bien voulu conserver depuis mon veuvage, sont toujours sûrs, en me rendant visite, de me trouver là, dans l'accueillante et cordiale intimité de ma retraite favorite.

« Parfois, je sors, le plus souvent seule, jouissant des beautés de Paris, m'intéressant à tous ses trésors artistiques et à l'enchantement de ses paysages. Certains soirs, je vais au théâtre ou au concert et, menant une existence calme, mais riche de vie intérieure, je goûte maintenant une douce quiétude, cautérisant peu à peu les meurtrissures de ma triste expérience conjugale. En me créant d'illusoires chimères qui m'occupent l'esprit sans trop me décevoir, j'oublie ma trop grande solitude... »

Ainsi, la tête sur l'oreiller, Simone Harmel ressassait toute ces confidences faites à son compagnon d'un soir. Or, voici qu'elle était soudain troublée : que devait-il penser d'elle ? Comment allait-il interpréter l'absolue franchise d'une telle confession ?

— Vous avez beaucoup d'affinités avec moi-même ! lui avait-il assuré.

Elle s'endormit enfin, cette nuit-là, sans chercher à approfondir cette étrange rencontre.

Comme chaque matin, la femme de chambre entra dans la pièce où dormait Simone. Les moelleux tapis de haute laine amortissaient le bruit de ses pas. Avec précaution, la camériste écartait les rideaux de taffetas bleu nattier doublés d'argent, soulevait le store de tulle gaufré, ouvrait la fenêtre et repoussait, le plus silencieusement possible, les persiennes qui mettaient un écran opaque entre la chambre obscure et le jour venant du dehors.

Certes, elle pouvait se réveiller chaque jour sans aucun souci domestique, sans se hâter pour aller vaquer à quelque occupation ménagère ou courir vers un bureau ou un atelier où elle travaillerait pendant de longues heures. Elle était libre d'agir à sa guise, nul ne l'attendait. Elle n'avait aucun but et, sans précisément s'ennuyer, elle se rendait compte de ce que cette existence avait d'anormal et sentait le vide de son coeur.

Depuis quelque temps d'ailleurs, elle avait trouvé de quoi alimenter son inlassable curiosité intellectuelle : elle faisait passer dans certains journaux des annonces ainsi conçues :

« *Jeune femme désirant se perfectionner dans la connaissance des Beaux-Arts, désirerait correspondre avec hommes cultivés, écrivains, artistes, peintres ou musiciens* ».

Les réponses affluaient. Simone Harmel s'amusait infiniment au dépouillement de ce courrier imprévu ! Puis, elle triait les lettres, faisait un choix parmi ces correspondants éventuels et elle commençait alors à se mettre en relations épistolaires avec ceux d'entre eux qu'elle sentait susceptibles de pouvoir l'intéresser particulièrement. Dès la seconde lettre, parfois, elle interrompait le duo, constatant que le partenaire était insignifiant. D'autres fois, le jeu continuait parce qu'elle avait reçu des témoignages attachants. Mais il lui arrivait aussi de cesser toute correspondance en annonçant qu'elle voyageait sans pouvoir laisser d'adresse, lorsqu'elle était lasse de ses stratagèmes !

Quelquefois, captivée par certaines réflexions en parfaite résonance avec son propre état d'âme, elle acceptait une entrevue avec son correspondant.

Pour se connaître, ils se donnaient des rendez-vous où chacun devait se signaler aux regards de l'autre en tenant à la main un objet ou un mouchoir qui leur permettait de se reconnaître. La plupart du temps, elle était déçue par l'aspect physique de ses correspondants, peu conforme à l'image qu'elle s'en était faite à travers leurs lettres.

Récemment, captivée par l'échange épistolaire qu'elle entretenait avec son actuel correspondant, le seul qu'elle eût conservé, elle avait accepté un rendez-vous.

C'est ainsi que, la veille, elle faisait les cent pas devant le square de l'Archevêché, attendant son correspondant inconnu. Peut-être allait-elle ainsi

[*Lire la suite page* 20]

NOUVELLES ET ANECDOTES

Reines de l'élégance

Eleonora Rossi-Drago, Sophia Loren et Elsa Martinelli ont été proclamées « reines de l'élégance » parmi les actrices du cinéma italien, à la Fête des Fleurs de la Riviéra, qui s'est déroulée à Vintimille. On sait que le prix consiste en une quantité de pétales d'oeillets multicolores égale au poids de la gagnante.

Chez le général

Sophia Loren a été présentée au général De Gaulle, en même temps que Renato Rascel. La haute taille et la grande allure du Président de la République Française n'ont pas intimidé le « piccoletto », mais bien Sophia qui, elle n'est pourtant pas petite !... « Il m'a intimidée plus que toutes les autres personnalités que j'ai connues », a dit l'actrice italienne, qui avait déjà été présentée à la Reine Elizabeth, au Président Eisenhower, au vice-président soviétique Mikoyan...

Le Canada et le Japon échangent des films

Le Canada et le Japon commencent cette année à échanger des films documentaires. C'est ce qu'a annoncé récemment à Tokyo Charles W. Marshall, représentant de l'Office Canadien du Film en Asie.

Cet échange de films vise surtout à faire disparaître les fausses conceptions au sujet du mode de vie dans l'un et l'autre pays. Les films japonais porteront sur des sujets sociologiques tels que relations familiales, normes d'existence, relations ouvrières, sports et passe-temps. Les films canadiens feront principalement ressortir l'esprit des pionniers, l'agriculture pratique et l'édification de nouvelles localités au Canada.

L'une des fausses conceptions des Canadiens a trait aux conditions de travail au Japon. C'est pourquoi les documentaires japonais tenteront de démolir la théorie de « travail à bon marché » qui prévaut au Canada.

Les films seront présentés dans la langue du pays auquel ils sont destinés. On peut maintenant emprunter à l'Ambassade du Japon à Ottawa le premier de ces films intitulé *The Yamadas at Work*

Selon M. Marshall, « plusieurs Japonais croient que le Canada est une terre de chiens et de gendarmes montés, de rues pavées d'or et de dollars qui croissent sur les arbres ». Par conséquent, les films canadiens, tout en ne cachant pas les ressources fabuleuses du Canada, s'efforceront de montrer la détermination et les efforts nécessaires au développement de ces ressources.

Arsène Lupin revient...

On n'a pas oublié le film où Jacques Becker racontait les aventures du célèbre héros de Maurice Leblanc. Ce sont de nouvelles aventures qu'Yves Robert (le réalisateur de *Ni vu, Ni connu*) va porter à l'écran sous le titre de *Arsène Lupin et la Toison d'Or*. L'action se déroulera à la fin de la guerre de 1914. Et Robert Lamoureux reprendra dans ce nouveau film le rôle du fameux gentleman cambrioleur.

Qui reconnaîtrait l'un des plus célèbres comédiens français sous les traits de ce personnage difforme. Il s'agit pourtant de JEAN MARAIS travesti en "BOSSU" dans une des scènes principales du film qu'André Hunebelle vient de tirer du fameux mélodrame de Paul Féval : "Le Bossu".

[*Suite de la page* 18]

au devant de celui qui deviendrait l'élu de son coeur ?

Or, celui qu'elle avait rencontré lui semblait, en réalité, plus charmant que tous ceux qu'elle avait déjà vus...

Ce matin-là, comme elle piquait les dents d'une petite fourchette au coeur d'un cake, elle reçut son courrier. Outre son habituel quotidien, il n'y avait qu'une seule lettre.

Le visage de Simone s'éclaira. Elle reconnaissait l'écriture aux jambages courts, tracés à l'encre violette ; la couleur du papier aussi lui était familière et, même, le très léger parfum d'oeillet qui s'échappait des feuillets.

— Comment, se demanda-t-elle toute joyeuse, a-t-il déjà eu le temps de m'écrire ? C'est gentil de m'adresser un message après ces heures exquises que nous avons passées hier soir !

Fébrilement, elle déchira l'enveloppe et s'empressa de lire les quelques lignes que contenait la missive. Mais, tout d'abord, elle ne comprit pas et fut obligée de recommencer la lecture.

« *Mon amie lointaine,*

« *C'est avec grand regret que je prends aujourd'hui la plume, qui se fera peut-être une messagère de déceptions. Un empêchement que j'espère bien vous expliquer prochainement de vive voix, me prive, ce dont je suis tout à fait désolé, de me rendre ce soir au rendez-vous que nous nous étions fixés sur la place de l'Archevêché.*

Je me réjouissais tant de faire votre agréable connaissance ! Quel fâcheux contretemps qui me frustre d'une grande joie !

J'espère que vous voudrez bien m'excuser et que vous m'en accorderez la preuve en veuillant me fixer, pour bientôt, un nouveau rendez-vous ? Nous pourrions, si vous n'y voyez pas d'inconvénients, choisir le même endroit, et la même heure ?

Avec tous mes vifs regrets, veuillez croire, Chère Madame Amie, à mes respectueux hommages ».

La lettre était signée, comme convenu, par ces deux initiales : A. S., et portait comme adresse : Poste restante à Saint-Germain-en-Laye.

La feuille s'échappa des mains de la jeune femme et glissa sur la peau d'ours blanche étalée devant son lit. Elle renversa sur l'oreiller un visage pâli où s'exprimait la plus vive contrariété.

Elle ferma les yeux pour mieux songer à ce qui s'était passé... Elle comprenait maintenant son erreur. Alors qu'elle croyait accueillir la veille, son correspondant, c'était à un inconnu qu'elle avait parlé !...

Elle rougissait en pensant à la façon dont s'était produite cette rencontre ! Que devait penser celui qui l'avait accostée et qu'elle avait suivi sans se faire prier ?

Une grande honte l'envahissait. Simone, si fière, si réservée, qui ne se livrait guère dans ses lettres à ses amis inconnus, ne pouvait mesurer à quel point elle avait abandonné tout contrôle de ses paroles, avec quelle liberté elle s'était exprimée au premier venu !

Elle était terriblement dépitée et littéralement confuse ! Elle en voulait maintenant à cet homme de l'avoir ainsi obligée à sortir d'elle-même, à être franche, confiante, avec un être dont elle ignorait tout ! Quelle décevante méprise !

Et pourtant, après tout, cet homme ne connaissait même pas son adresse. Si, par malheur, elle lui avait dit son nom ! Au reste, elle était bien décidée à ne jamais revoir ce compagnon d'un soir !

Cependant, Simone Harmel jugea que son mystérieux correspondant A. S. méritait bien quelques ménagements, puisqu'ils échangeaient régulièrement des lettres depuis plusieurs mois.

Elle résolut de lui répondre.

Se secouant enfin, elle sauta en bas de son lit, enfila un déshabillé de satin blanc et courut à son bureau.

Elle choisit une feuille de vélin à son coffre, pour ne dévoiler que ses initiales à son correspondant et traça quelques lignes :

« *Moi aussi, mystérieux Ami, j'ai beaucoup regretté de ne pas vous voir hier ; j'étais fidèlement au rendez-vous ; mais, puisque, aimablement, vous me demandez un autre jour pour me rencontrer, voulez-vous que nous nous retrouvions après-demain, même heure, place de l'Archevêché ? Je veux croire qu'un empêchement ne viendra entraver notre réunion et que j'aurai ainsi bientôt le plaisir de faire votre connaissance ?*

Simone H. »

Elle sourit en pensant qu'elle lui avait écrit plusieurs fois son prénom.

Alors, tout à coup, elle s'étonna de ne pas avoir remarqué davantage que son bel inconnu de la veille ne l'avait jamais appelée Simone ! Cette ignorance aurait dû lui être un indice, mais elle n'y avait prêté que trop peu d'attention !

Si elle avait été moins subjuguée par cet homme, elle se serait rendu compte qu'elle n'était pas en présence de son vrai correspondant ! Au fond d'elle-même, était-elle tellement navrée de ce contretemps ?

III

Alors, franchement, sincèrement, voulant se mettre en face de l'évidence, Simone réfléchit aux propos que lui avait tenus son compagnon. Comme au début de leur entretien il lui déclinait son nom, elle avait cru à une identité fantaisiste. Puis, il lui avait raconté sa vie. Si elle avait été moins grisée par sa présence, elle se serait bien rendu compte que les détails de cette existence ne s'accordaient pas avec ceux que lui avait donnés son véritable correspondant.

De mémoire, elle s'attardait maintenant aux confidences de celui qui lui avait dit se nommer Paul Semblac. En imagination, elle le voyait regagnant la vieille rue Saint-André-des-Arts, où il habitait, tout en évoquant le souvenir de la soirée qu'ils venaient de passer ensemble.

Le jeune homme prenait le trottoir de gauche, qu'il suivait docilement. Il ne se hâtait pas. Il traînait même un peu ; la rêverie ralentissait ses pas et il goûtait la douceur de cette nuit de printemps. Il se remémorait sans doute les moindres détails de leur précédent tête-à-tête.

Il lui avait dit (elle se souvenait des moindres détails de leur causerie) qu'ayant été retenu par les affaires, il avait pris le métro afin de rentrer

chez lui, après avoir sommairement dîné dans un bar. Il aimait assez la solitude, qu'il savait rendre féconde en travail. Il avait justement une commande urgente à réaliser et il pensait profiter de ces heures de liberté pour en ébaucher la maquette.

Paul Semblac était un artiste-peintre. Outre les nombreuses toiles qu'il brossait d'un pinceau large et vigoureux, il était connu dans les milieux du théâtre et du music-hall étant souvent chargé de composer des décors qui étaient fort appréciés.

Ayant déjà en tête le projet qu'il devait exécuter, il sortait de la bouche du métro, allumait une cigarette dont la fumée bercerait heureusement le rythme de son inspiration, lorsque brusquement, il faillit heurter cette jeune femme blonde qui n'était autre que Simone !

Les yeux intelligents et le charme de celle-ci l'avaient tout de suite conquis et, tout à coup, avec cette fantaisie et cette insouciance le propre des artistes, amis du hasard et de l'imprévu, elle lui avait plu !

Il oublia aussitôt ses projets de travail, sa volonté de sagesse et son humeur studieuse, pour ne plus suivre que l'impulsion de son caprice !

Il la suivit, ayant deviné, par une chance qu'il ne s'expliquait pas lui-même, qu'il ne serait pas rabroué ! Il l'avait abordée comme s'ils s'étaient toujours connus, évitant de la sorte des phrases et des circonlocutions inutiles. Leur tête-à-tête avait succédé à ces préliminaires. Au cours de leur causerie, il lui avait dit encore comment, en la quittant, il regagnerait son appartement, avec l'âme pleine encore de sa présence...

Simone pouvait le suivre en pensée : Elle le voyait à travers l'obscurité régnant dans la pièce, se décider enfin à rentrer. Il n'ouvrirait même pas le commutateur, lui avait-il dit, enfin de donner de la lumière. Tout de suite, il serait saisi comme par une bouffée de printemps, véritable cantilène amoureuse qui, grisant d'abord ses sens, atteindrait son esprit et son coeur. Un bouquet de violettes, acheté le matin, baignait ses tiges dans un verre de cristal, posé là, sur une table. Et, dans l'âme subtile, légère, pénétrante de ces fleurs modestes, se serait concentrée toute la magie de cette soirée d'avril, tiède et caressante, qu'il venait de passer avec Simone.

Il lui avait assuré qu'une sorte de mélancolie l'envahirait alors : regrets d'être seul à ce moment, regrets surtout de ne pas l'avoir à ses côtés lui qui aurait été heureux de la fleurir, en blottissant quelques violettes à l'ardent arôme dans une boucle de ses cheveux blonds ! Oui, il était seul et libre. Simone devait-elle ajouter foi à tous ces propos ? Que devait-il penser de sa facilité à le suivre ? Elle le voyait encore, s'il était sincère, les nerfs surexcités, indécis, tourmenté, ressassant sans cesse le même point d'interrogation à son sujet : « Viendrait-elle, ne viendrait-elle pas ? ... »

La rencontre de Paul et de Simone ayant été fondée sur un malentendu, la jeune femme s'obstinait à couper court immédiatement à tout projet. Elle ne reverrait pas Paul, son confident d'un soir...

Mais Simone avait préparé une lettre pour son correspondant. Elle se décida enfin à dissiper ses pensées, obsédées par Paul Semblac et alla porter sa missive au bureau de poste de son quartier.

Puis, cette petite course terminée, elle demeurait désoeuvrée ; il était trop tôt pour rentrer déjà déjeuner dans son appartement, auparavant son lieu de prédilection, et qui lui apparaissait tout à coup assez vide, en dépit de tout ce qu'elle mettait d'elle-même entre ses quatre murs.

Cette matinée printanière était attirante. Le temps, très ensoleillé, incitait à la marche au grand air. Elle flâna sans but.

Ses pas, machinalement, la dirigèrent vers le Luxembourg, dont les frondaisons allumaient un étincellement d'émeraude sur le ciel bleu.

— Quand je pense que ce grand jardin est à proximité de chez moi et que je n'y viens presque jamais ! murmura-t-elle avec étonnement.

Elle regardait les allées et venues, les hommes, étudiants pour la plupart, circulant avec leurs livres sous le bras ; les midinettes portant quelques emplettes ; quelques acteurs de l'Odéon lisant les répliques de leur rôle, des enfants jouant avec la voiture à âne ou poussant leur bateau sur le bassin.

Simone ne tenait pas à revoir Paul Semblac. Pourtant, par un illogisme bien féminin, elle examinait à la dérobée tous les visages masculins qu'elle apercevait et elle ne se comprenait plus.

Elle marcha longtemps. Pour la première fois, depuis son veuvage, elle hésitait à rentrer chez elle. Désormais, elle jugeait pesante sa solitude...

Cependant, le destin n'est pas tous les jours généreux ! Avare, ce matin-là, il ne permit pas à Simone de rencontrer Paul Semblac, le jeune artiste qu'il lui était bien difficile, elle en convenait, d'oublier...

IV

Mais Simone était dévorée du besoin d'agir. Ayant donné un prochain rendez-vous à celui qui signait A. S., elle résolut de se rendre dans l'après-midi à Saint-Germain-en-Laye ! Il lui apparaissait tout à coup assez amusant de connaître le lieu où demeurait exactement son correspondant. Celui-ci, comme à l'habitude, avait signé sa lettre de ses seules initiales mais, par une distraction sans doute involontaire, il avait commis l'imprudence d'indiquer son adresse sur l'enveloppe.

Simone allait en faire son profit. En bavardant avec les voisins, elle apprendrait quelques renseignements précieux sur son genre d'existence.

La jeune femme passa une journée délicieuse à Saint-Germain. Tout en se promenant dans la forêt, elle se remémora quelques détails contenus dans les lettres reçues auparavant et venant de son épistolier.

Or, en prenant le thé dans une pâtisserie à proximité de la demeure de celui-ci, Simone apprit que l'inconnu s'appelait Armand Salarois.

Par une de ses lettres, elle savait que c'était un homme de trente-huit ans. Et, à l'aide des confidences qu'il avait cru devoir lui écrire, Simone reconstituait facilement le genre de vie de son correspondant.

Armand Salarois avait toujours vécu avec ses parents, place du Château, et son enfance s'était

écoulée à l'ombre des Galeries Médicis et des pilastres Renaissance de cette ancienne demeure royale.

Lorsqu'il perdit les siens, il n'eut qu'une idée : faire construire, selon ses plans, un petit pavillon complètement à ses goûts.

Armand vivait de ses rentes. Fils unique, il avait hérité des quelques biens de sa famille, qui, sans lui léguer une très grosse fortune, lui laissaient du moins une bonne aisance assurée, bien suffisante pour satisfaire ce célibataire.

Il lui était agréable d'avoir un « chez-soi », de mener à sa guise une petite vie paisible, lui laissant le loisir de satisfaire à ses manies de collectionneur et de lui permettre de se livrer à son art favori : la musique !

Dans les nouveaux lotissements de Saint-Germain, il avait acquis un terrain parmi les arbres et la verdure. Il avait fait élever un rez-de-chaussée, dont le portique à colonnes grecques, la forme des murs et la blancheur de la façade pouvaient évoquer un temple grec, dressé dans l'azur lumineux du ciel hellénique.

Un joli jardin aux nombreux rosiers agrémentait à la belle saison ce pavillon où Armand Salarois coulait des jours paisibles.

Pour pouvoir donner libre cours à son amour de la musique, il avait installé une salle munie d'un orgue de salon et exclusivement réservée à sa distraction favorite. Il ne s'encombrait pas non plus de domestiques ni de servantes. Il vivait seul, s'accommodait à sa façon, prenant ses repas tantôt au restaurant ou chez quelques amis, tantôt, le plus souvent, chez lui.

A Saint-Germain, d'après les explications que donna la pâtissière à Simone, il passait pour avoir une certaine originalité. Etait-il mysogine ? A peine, plutôt sauvage. C'était, paraît-il, un petit brun aux yeux marron, assez soigné de sa personne ; au moral, il était tâtillon et maniaque.

Il demeurait dans une rue chère aux musiciens : rue Claude-Debussy, appelée ainsi en souvenir du grand compositeur français né à Saint-Germain-en-Laye.

Armand avait baptisé son pavillon du nom de l'un des préludes de Debussy : *La fille aux cheveux de lin.*

Outre son goût pour cette oeuvre courte mais si évocatrice, Armand poursuivait un rêve...

La fille aux cheveux de lin, n'était-ce pas cette fée blonde qu'il eût pu rencontrer, qu'il eût peut-être aimée, qui eût sans doute partagé son foyer...

Oui, il poursuivait une chimère à la blonde toison, un être jeune et frais, rencontré par un matin de printemps et de soleil, être imaginaire, femme coiffée d'or et de rosée, les lèvres bourdonnantes de chansons et bruissantes de baisers...

La fille aux cheveux de lin... Il ne savait plus, lorsqu'il jouait ce prélude ou qu'il y songeait, si la musique prolongeait son rêve ou si elle le faisait naître. Mais la fille aux cheveux de lin ou la jeune femme blonde de son désir étaient une seule et même personne.

Lorsqu'il sortait de ces étranges colloques avec l'esprit de nos meilleurs compositeurs, quittant son clavier, Armand n'avait pas de plus grand plaisir que de parcourir en tous sens l'aristocratique cité qu'il habitait pour visiter les antiquaires et les bric-à-brac.

Salarois avait la passion du bibelot. Il furetait, faisait des trouvailles, achetait meubles, objets anciens, tableaux, gravures, estampes, dont il remplissait sa demeure.

De plus, son érudition était grande et sa conversation devait être très intéressante à suivre, s'imaginait Simone Harmel tout en rêvant. Elle aurait pu l'être ! Malheureusement, toujours aux dires de la pâtissière, Armand Salarois était affligé d'une timidité absolument déconcertante. Cette fâcheuse tendance paralysait tout en lui.

Une excellente vue de New-York la nuit prise du port.

Outre qu'il n'osait pas déployer sa prodigieuse connaissance, dès qu'il essayait de s'exprimer, les mots s'étranglaient dans sa gorge, ou bien passaient si difficilement, avec une telle lenteur ou une élocution si bredouillante que c'était désespérant de l'entendre !

Armand était timide. Il le savait, se méfiait de lui et devenait impuissant à maîtriser cette fâcheuse disposition. Il se murait en lui-même, évitant de prendre contact avec le monde extérieur. Son coeur, affamé de tendresse, poursuivait en vain d'inaccessibles chimères, alors que, sur le plan réel, il était incapable de vivre ses ambitions. Lorsqu'il était en confiance, auprès d'un camarade, sa timidité naturelle disparaissait pour faire place à une aimable courtoisie et même à une cordiale amitié.

Mais la malchance l'accablait dès qu'il s'agissait de femmes. N'ayant jamais eu le courage d'en aborder une seule, il était privé de tout échange avec l'élément féminin.

Alors, il se terrait davantage dans son pavillon. Il passait de longues heures assis à son piano ou devant son orgue. Il lisait aussi beaucoup. Ce fut ainsi que, parcourant un journal sur les Beaux-Arts, il aperçut, dans le petit courrier, l'annonce passée par Simone Harmel.

Immédiatement, il répondit à la demande formulée par les initiales S. H. Il n'écrivait pas mal. Sa culture était variée, étendue. Il pouvait retenir l'attention d'une correspondante inconnue.

Ce fut ce qui se produisit. Depuis plusieurs semaines il ne vivait que par cet échange de lettres. Il se délectait des ressources intellectuelles que lui révélait Simone. De leurs entretiens artistiques, il glissa vers la porte des sentiments. Une certaine affinité des goûts les liait et ils prenaient réciproquement un vif plaisir à leurs communications spirituelles.

Dans ses lettres, Simone, sans lever complètement le masque, avait cependant assuré qu'elle était blonde et elle avait dessiné sa silhouette d'une plume alerte. Depuis, elle était devenue pour Armand la fille aux cheveux de lin.

Cette période fut la plus belle de leur vie d'esseulés. Simone éprouva des sentiments divers et fort agréables. Cependant, dans ses missives, jamais Armand ne demandait à la voir.

Enfin, ils se fixèrent tout de même un rendez-vous. Par délicatesse, il avait voulu accomplir lui-même tout le chemin pour se rendre au square de l'Archevêché, à Paris, où Simone et lui devaient se retrouver à neuf heures du soir.

Ce fut alors qu'eut lieu le brusque revirement du célibataire !

Sans doute, dans la crainte de ne pas plaire à sa correspondante, renonçait-il à cette entrevue ? Il était probablement persuadé que, lorsque Simone l'aurait vu et qu'elle aurait constaté sa gaucherie et son incurable timidité, elle cesserait avec lui toutes relations.

Et, entre deux maux, il choisissait le moindre, gardant l'anonymat afin de conserver l'échange de lettres.

Voici à quoi songeait Mme Harmel, tout en foulant le sol de la forêt de Saint-Germain. Pourquoi, en fait, serait-elle déçue par Armand ? Mais n'avait-elle pas vécu quelques heures charmantes en la compagnie de Paul Semblac ?

Et voici qu'il lui plaisait, avec la saison nouvelle, de s'interroger au sujet de nouvelles possibilités...

V

Le lendemain de sa promenade à Saint-Germain-en-Laye, Simone Harmel se trouva désoeuvrée. En face de sa solitude, elle en venait à envier les femmes qui, chaque matin, sont obligées de gagner leur vie, ou les mères de famille empressées à leur foyer peuplé.

Comme elle parcourait de nombreux journaux, son quotidien lui offrit une ressource inespérée. Une annonce, ainsi conçue, frappa ses regards :

« *Appartement à louer, quatre pièces, eau, gaz, électricité, chauffage central, au premier étage d'un immeuble situé* 54, *rue St-André-des-Arts. Pour visiter, s'adresser au concierge* ».

Le coeur battant, elle bondit sur son chapeau et passa devant sa glace, afin de s'assurer que tout était en ordre dans sa toilette.

L'espoir de revoir le jeune artiste qui l'avait charmée un soir la lancinait... Tout au fond même, ele ne voulait pas se l'avouer. D'ailleurs, bien qu'il l'en eût priée, jamais elle n'oserait se présenter chez lui. Une méprise, qu'il ignorait, l'avait poussée à lui répondre et à le suivre par cette soirée de printemps, complice de nos erreurs sentimentales. Mais lui, que devait-il penser de son attitude ? Il pouvait tout supposer ? n'avait-elle nulle envie de se rendre chez lui pour le poursuivre ! Mais, mais... un prétexte lui était donné. Celui de chercher un appartement ! Peut-être le croiserait-elle dans l'escalier ?

Quelques instants plus tard, un taxi déposait Simone rue Saint-André-des-Arts. Elle alla au numéro indiqué, s'entretint quelques instants avec la concierge qui, obligeamment, lui permit de visiter l'étage en question. La pipelette, était, comme nombre de ses congénères, des plus loquaces. Négligeamment, Simone lui demanda quels étaient les locataires de l'étage au-dessus de celui qui était vacant, sous prétexte de se renseigner sur leur hospitalité.

— Oh Madame, c'est un artiste, mais pas du tout bohème. Vous seriez assez tranquille. Il a organisé son atelier là, au-dessus.

« D'ailleurs, si vous cherchez des idées d'arrangements et puisque vous trouvez qu'il manque une pièce dans l'appartement que je vous montre, je vais vous expliquer comment c'est, chez M. Semblac !

Simone acquiesça, ravie.

Ainsi, elle allait pénétrer un peu dans l'intimité de son bel inconnu. La concierge reprit :

— Le jeune homme a installé son atelier, dont la large verrière lui envoie un jour suffisant et favorable pour qu'il puisse y travailler, dans une vaste pièce qui correspond ici au salon et à la salle à manger. Vous savez, Madame, l'atelier est le lieu où il passe le plus clair de son temps et il l'a destiné à plusieurs fins.

« M. Semblac a donc compartimenté le local en plusieurs coins séparés par des cloisons basses et

des rideaux à coulisses qu'il tend ou replie à volonté.

« Ayant réservé un large espace à l'endroit où il travaille, endroit où se trouvent les toiles, le chevalet, le divan pour la pose, les sièges, les cartons et tout l'attirail nécessaire à son « boulot », il a arrangé ce qu'il appelle la salle à manger, où le vaisselier rustique, la table et les fauteuils accompagnent les cuivres rutilants et les pichets d'étain.

« Alors, ma p'tite dame, pour vous continuer cette description, le fumoir, lui, est moderne, avec son sofa, sa bibliothèque murale, ses petites tables à cocktails et son bar agencé dans un tonneau.

« Enfin, le Louis XVI est représenté par un joli boudoir à glaces à trumeaux et deux bergères en soie, formant un endroit coquet pour les tête-à-tête.

Tandis que la concierge parlait toujours, Simone, cessant de l'écouter, entendait des allées et venues au-dessus de sa tête.

— Il me semble qu'on marche chez lui ?

La concierge s'exclama :

— Tiens ! Le pauvre garçon est encore là ? Je ne sais pas ce qu'il a depuis quelques jours, il ne sort plus ! Il faut vous dire que je vais quotidiennement donner un petit « coup de flan » à son ménage. Eh ! bien, ce matin encore, il avait essayé de déjeûner. Mais dans le bol de faïence, le café restait froid, un petit pain inachevé reposait sur le bord d'une assiette ; une cigarette à demi-consommée traînait sur une coupe contenant un tube cadmium non coiffé de sa petite capsule, négligence de peintre qui laisse sécher ses couleurs. Du reste, M. Semblac semblait de mauvaise humeur. A mon avis, si vous voulez le savoir, ma petite dame, il y a là-dessous une histoire de minois. Il attend quelqu'un. Il ne sort plus du tout et se renferme jusqu'à ce que sa belle vienne le trouver. En vidant sa corbeille à papiers, j'ai trouvé des morceaux de lettres sur lesquels il y avait : « Je vous attendrai tous les jours ».

« Vous avouerez qu'il est un peu cinglé ! Mais peut-être, madame, mes bavardages ne vous intéressent-ils pas ? Tenez, il vaut mieux que vous visitiez bien les pièces que je vous montre. Ici, voyez, il y a encore un petit cabinet de débarras.

— C'est vrai ! Je continue à examiner consciencieusement !

Simone, en effet, n'écoutait guère son cicérone. Elle frémissait au souvenir des dernières paroles prononcées par la concierge. Ces bouts de phrases écrits étaient les mêmes que ceux qu'il lui avait dits en la quittant...

Pourtant, était-ce à elle que s'adressait cette supplication ?

Simone alors, pria la concierge de la laisser seule quelques instants dans l'appartement :

— J'ai besoin, dit-elle, de réfléchir avant de me décider à vous donner une réponse au sujet de cette location éventuelle.

— Mais bien sûr, Madame Prenez vos aises !

Simone, demeurée seule, en profita pour vivre des minutes précieuses. Là, au-dessus d'elle, elle entendait Paul marteler son plancher, ébranlant le plafond sous lequel elle se trouvait...

Tout à coup, la fenêtre de l'étage Semblac étant ouverte, comme l'était celle de la pièce où Simone se trouvait, elle entendit la sonnerie du téléphone. Elle reconnut la voix chaude de l'artiste répondre le traditionnel « Allo ! »

Malgré elle, Simone alors, surprit les réponses que Paul adressait sans doute à un camarade lui demandant de venir dîner avec lui.

Simone écoutait avidement :

— Mais mon, mon vieux, je t'assure, je ne peux pas ! J'attends une jeune femme. Pourquoi n'est-elle pas encore venue ? Ma foi, je n'en sais rien. Elle est énigmatique comme un joli sphinx. Je m'en étonne. Elle semblait si heureuse en ma compagnie, l'autre soir ! « Je vous attendrai tous les jours » lui ai-je dit. Alors, tu comprends, je l'attends toujours... Tu me demandes pourquoi je ne lui envoie pas un pneu ? C'est que j'ignore son adresse !... Elle s'est faite conduire au coin de la rue Bonaparte, mais ce n'est pas une indication suffisante. Tu me trouves complètement idiot de rester à l'attendre ? Hélas, mon cher, à qui le dis-tu !

« Si tu savais la vie d'abruti que je mène, tu rirais bien davantage ! Incapable d'aucun travail ; pendant la journée entière, je demeure étendu sur mon divan, grillant d'innombrables cigarettes, ressassant toujours les mêmes questions auxquelles je donne d'invraisemblables réponses ; j'écoute le bruit des taxis passant dans ma rue et si, d'aventure, l'un d'eux s'arrête devant mon immeuble, j'ai l'impression que mon coeur cesse de battre. Je crois entendre un pas féminin monter mes étages, je me précipite sur la porte, la main à la poignée ; je surprends parfois, en effet, des craquements sur les marches, mais le gracieux fantôme s'arrête au premier ou grimpe au quatrième !

Furieux, je me traite d'imbécile. Je pense que j'agis comme un collégien de seize ans, attendant l'objet de mon naïf amour. Tu vois, mon vieux, ce que cette femme a pu faire de moi ? Tu m'envies de connaître un pareil sentiment ? Hélas ! j'aime une blonde Simone et je suis toujours à l'attendre...

Doucement, Mme Harmel referma la fenêtre. Elle était fixée. Elle n'en écouta pas davantage. Paul Semblac semblait sincèrement épris d'elle. Cette constatation, tout d'abord, l'étonna profondément.

Pour sa part, elle ne croyait pas au coup de foudre. Et, pourtant, elle-même ne pouvait s'empêcher de penser à ce beau garçon brun, aux yeux veloutés, ardents, à la voix chaude, qui l'avait séduite dès le premier abord.

Son mariage l'ayant laissée plutôt sceptique envers les hommes, elle ne voulait pas rester sous l'impression d'envoûtement que lui produisaient les réflexions entendues au cours de cette surprenante communication téléphonique.

Si sa première impulsion fut de franchir l'escalier qui la séparait de son amoureux, son second mouvement fut de prendre le temps de la réflexion. Ayant rappelé la concierge, Simone lui dit qu'elle verrait par la suite, à donner sa réponse au propriétaire de l'immeuble, que l'appartement, en effet, ne lui déplaisait pas !

Puis, glissant un généreux pourboire dans la main de la logeuse, elle quitta le 54 de la rue Saint-André-des-Arts et rentra chez elle.

VI

Le lendemain, Simone reçut une réponse affirmative de son correspondant de Saint-Germain-en-Laye. Cette fois, il venait au rendez-vous !

Quelques jours plus tard, Mme Harmel et Armand Salarois, après les première présentations d'usage, causaient en tête-à-tête.

Salarois expliquait comment, après une courte journée d'indécisions, d'hésitations, tremblant de craintes et redoutant cette entrevue, il s'était enfin résolu à quitter sa retraite et à prendre le train électrique pour la gare Saint-Lazare.

Heureusement, ils s'étaient abordés le plus simplement du monde ! Simone connaissait l'art de mettre les gens à leur aise. Ayant la répartie prompte et l'esprit cultivé, elle pouvait parler indéfiniment sur tous les sujets et soutenir la conversation la plus ingrate.

Dire qu'elle fut tout d'abord subjuguée par

— Le café est un peu fort !

l'aspect du quadragénaire timide devant elle ne ne serait pas la vérité !

Mais, par ses lettres, elle avait pu juger de l'érudition de son correspondant et de ses qualités morales et, en comparaison de tous ceux qu'elle avait côtoyés, grâce à ce même échange de lettres, elle constatait qu'Armand était d'un commerce assez agréable.

Pour une veuve désirant refaire sa vie, cet Armand Salarois semblait un partenaire possible qui, à défaut de fantaisie, apporterait du moins la sécurité.

Certes, il était un peu embarrassé lorsqu'il s'exprimait. Toutefois, elle faisait la part des choses ; trop d'audace de sa part lui eut déplu. Or, par un imprévisible jeu du hasard, Armand qui s'était beaucoup livré au cours de ses lettres, avait plusieurs points de contact à son actif et trouvait, avec un à-propos dont il ne se fût pas cru capable, quelques sujets de conversation, où il pouvait, discrètement, briller à son avantage.

Pourtant, auprès de cet homme aux paroles mesurées, s'exprimant lentement, Simone ne pouvait s'empêcher de comparer Salarois à Paul Semblac si jeune de caractère, si primesautier, et dont l'esprit pétillait comme la mousse de champagne, verve bien parisienne, qui découvrait des trésors insoupçonnés de profondeur et qui avait l'art de dire de grandes vérités avec le sourire.

Salarois, lui, avait l'érudition morne. Et, si la vertu doit être souriante, Simone pensait que trop d'austérité n'apportait pas beaucoup de chaleur à son coeur assoiffé de tendresse et qui se desséchait dans l'isolement.

Mais il fallait être sage, prudente. Cet homme qui marchait là, auprès d'elle, représentait la tranquillité.

Il fallait oublier le séduisant inconnu...

Est-ce que de penser très fortement à un être projette dans l'espace mystérieux d'étranges communications télépathiques ?

Simone y crut aisément lorsque, soudain, là, devant elle, appuyé au parapet du quai de l'Archevêché, elle vit Paul, à qui elle songeait, se tenant immobile !

Elle était fort perplexe. Etant en rendez-vous avec Armand Salarois, elle ne pouvait le quitter pour aller au-devant du jeune artiste. Ne pouvant agir de la sorte, elle voulait maintenant éviter qu'il la rencontrât. Elle espérait n'être pas vue, ni reconnue et elle engagea son compagnon à rebrousser chemin avec elle, prétextant la recherche d'un café où ils pourraient s'asseoir. Par quel imprévu Semblac était-il là ?

Mais était-ce bien par simple hasard ? Paul n'était-il point venu là dans l'espoir de peut-être revoir Simone ?

Elle se sentit bondir d'allégresse à cette idée, tout en ne sachant pas s'en préciser les raisons... Armand Salarois qui avait gagné des points, car elle n'était pas insensible à son originalité que Simone jugeait sympathique, en perdait de nouveau, parce que Paul s'était présenté, non seulement à son esprit, mais à ses yeux !

Le tête-à-tête de la jeune femme avec le collectionneur de Saint-Germain-en-Laye en fut complètement gâché ! Armand, qui commençait à être moins intimidé, avait beau dépenser des trésors de délicatesse envers la « fille aux cheveux de lin », blonde fée de ses rêves, Simone demeurait songeuse...

Elle regardait autour d'elle. Comme le soir où Paul l'avait accostée, des enfants jouaient dans le square, poursuivant leur ballon ou poussant leur trottinette. Les concierges bavardaient sur le pas de leur porte ; des commerçants fermaient leurs boutiques ; des mères de famille tricotaient sur les bancs laissés libres par les couples d'amoureux.

Dominant de sa splendeur ces petites agitations d'une vie citadine, Notre-Dame se dressait, magnifique joyau d'architecture.

Semblac, comme Simone, était trop artiste pour ne pas apprécier l'ambiance de ce quartier de Paris.

Il alla s'accouder au parapet des quais recouverts de frissonnants rideaux de lierre, entre lesquels la Seine coulait des flots jaunâtres en longeant le square de l'Archevêché.

Il semblait attendre là que Simone vint à sa

rencontre. Elle le devinait animé d'un grand trouble. Elle discernait ses moindres pensées.

Il l'avait bien reconnue... mais elle n'était point seule ! Il ne devait pas oublier qu'elle était aux côtés d'un homme d'une quarantaine d'années, à la mise soignée et correcte et qu'elle lui souriait avec cette grâce qui était un de ses charmes.

Paul en semblait médusé ! Il restait là, le corps cloué au parapet, la regardant avec une expression de réprobation et d'amère tristesse...

Pourtant, par un suprême sursaut d'énergie, il voulut fuir.

Alors, il s'éloigna à grands pas dans la direction opposée à celle où Simone se rendait avec son compagnon.

Tournant le dos à son quartier, il traversa la place du Parvis Notre-Dame et s'en alla dans la direction de la Préfecture de la Seine. S'il avait eu, à ce moment-là, un ami facétieux auprès de lui, celui-ci aurait demandé, en manière de plaisanterie, s'il fallait alerter Police-Secours, tant son visage était décomposé.

Mais l'heure n'était pas aux plaisanteries et Simone voyait Paul marcher à toute allure afin de soulager la fureur qui s'emparait de lui. Ainsi, elle n'était pas seule ! Le peintre, sans doute, ne supposait pas une minute qu'elle pouvait se promener avec un parent ou accompagner un de ses frères, par exemple ?

Et, tandis qu'Armand parlait à Simone, celle-ci, rouge de confusion, était navrée en songeant aux suppositions auxquelles Paul Semblac pouvait se livrer !

VII

Armand Salarois et Mme Harmel prolongèrent leur causerie jusque vers minuit. Ils convinrent, en se quittant, de se revoir bientôt. Cela n'engageait à rien, mais Simone ne pouvait nier l'intérêt qu'elle avait pris à ce rendez-vous avec cet homme distingué et elle ne demandait pas mieux que de poursuivre ses relations avec lui.

Elle rentra chez elle, après cette entrevue, les idées en déroute, la tête vide. Sitôt dans l'intimité de sa chambre, Simone s'interrogea.

Trop loyale pour concerver deux amoureux, elle constatait qu'il fallait en sacrifier un...

Le célibataire de Saint-Germain-en-Laye aurait pu lui plaire, mais il y avait aussi Paul Semblac ?

Le souvenir du jeune artiste la poursuivait. Certes, il était bien séduisant et elle se sentait attirée vers lui. Mais, que savait-elle de son caractère, de ses goûts ? Si peu de choses, en vérité ! Ils avaient sympathisé. Jamais, auparavant, elle n'avait rencontré un homme répondant de façon aussi complète à ses aspirations. Lui-même avait assuré qu'il éprouvait pour elle une prédilection particulière. Mais cette brusque flamme n'était-elle pas seulement un feu de paille ?

Pendant ses précédentes fiançailles, celui qui allait devenir son mari l'accablait de ses compliments, de ses serments et son union s'était montrée désastreuse !

Sincère, elle se répétait qu'elle devait agir. Un choix lui était imposé. Mais, pour qui pourrait-elle se décider ?

Si la jeune femme n'avait écouté que la voix de la raison, de la sagesse, il était certain qu'Armand Salarois eût dû l'inciter à abandonner le souvenir de Paul.

Cet Armand, il était bien l'idéal du soupirant respectueux, assez agréable en dépit de sa timidité et possédant les garanties matérielles et morales pour assurer à une compagne une existence paisible. Mais, si peu moderne, si tâtillon, Simone craignait de s'ennuyer prodigieusement avec lui...

Par contre, elle connaissait trop peu son inconnu d'un soir. Il lui aurait fallu vivre davantage à ses côtés, le voir plus fréquemment. Il habitait 54, rue Saint-André-des-Arts, voilà tout ce qu'elle savait. « Mais, en allant lui rendre visite, il ne tient qu'à moi d'en savoir davantage, de prendre contact avec ses habitudes ! » se murmurait intérieurement la jeune femme.

Comment cette idée ne lui était-elle pas venue plus tôt à l'esprit ? Lui ne connaissait pas son adresse, alors, elle pouvait être certaine qu'il ne la retrouverait jamais ! Elle seule pouvait faire les premiers pas vers lui...

Mille pensées tourbillonnaient ainsi dans la cervelle de Simone. N'avait-elle pas surpris la conversation de Paul au téléphone ? Ne disait-il pas aimer une Simone blonde ? Etourdie qu'elle était, il y avait bien d'autres Simone dans Paris ? Pourquoi était-ce justement son souvenir qui le hantait ? Et quand ce serait son image qu'il conservait ainsi dans sa mémoire, ce soir même, par le fait de circonstances appartenant à sa destinée, Paul ne l'avait-il pas vue en compagnie d'Armand Salarois ? Par conséquent, il devait la juger inconstante ? Mais la pensée du jeune artiste envoûtait Simone.

Comme il avait changé en peu de jours ! Durant les furtifs instants où elle avait pu le regarder ce soir, elle avait remarqué sa pâleur, ses traits tirés ; il semblait errer comme une âme en peine.

Que lui était-il arrivé en si peu de temps ?

Simone ne voulait pas être présomptueuse mais, si ce garçon était vraiment amoureux d'elle et qu'il se morfondît dans l'incertitude et la déception ?

Et elle s'endormit sans avoir pu rien décider sur le sort de sa vie sentimentale.

Mme Harmel se réveilla le lendemain de fort mauvaise humeur. Qui plus est, ce jour était un dimanche. S'il y avait un jour dont Simone avait bien l'horreur, c'était celui-là ! Elle ne faisait rien comme à l'accoutumée. Ses occupations quotidiennes n'avaient plus pour elle le même intérêt. Elle n'avait pas le courage d'écrire une lettre, ni celui de faire un peu de musique. Lire toute la journée lui apparaissait fastidieux, étant donné que par les nuits insomnieuses de la semaine, elle dévorait bouquins sur bouquins.

La domestique avait congé. L'après-midi se traînait morne. Quelquefois, elle allait chez des amis. Mais, pour elle, sortir le dimanche, parmi la foule aux mille visages anonymes, était un supplice.

Or, ce dimanche-là, étant seule, Simone n'eût

pas le goût d'aller déjeuner au restaurant, ainsi qu'elle le faisait parfois.

Se rendre dans un lieu public avec l'état d'esprit qui l'animait actuellement, lui paraissait insupportable. Cependant, un merveilleux soleil de mai déjà très chaud, inondait son appartement en mettant une lumière vive sur toutes choses.

Simone en fut éblouie. Ses fenêtres donnaient sur le jardin d'un vieux couvent et la verdure fraîche des arbres était bruissante de chants d'oiseaux. L'appel triomphant du printemps, qui avait craqué depuis longtemps tous les bourgeons gonflés de sève, retentissait telle une amoureuse cantilène.

Tout l'attirait au dehors. Elle aimait son quartier, cette rue Bonaparte où elle avait l'habitude

de stationner aux boutiques des libraires, des antiquaires, des magasins d'estampes dont il lui plaisait d'admirer les merveilles entassées.

Oui, mais c'était dimanche et les magasins avaient leurs devantures fermées...

Simone éprouva tout à coup une sorte de rage ! Elle baissa ses stores et se cloîtra entre ses murs comme une bête traquée. Le soleil lui faisait mal. Toute la joie de vivre qu'elle devinait dans l'air la blessait comme une flèche empoisonnée.

Elle s'allongea sur son divan.

— Je me fais l'effet d'une momie étendue dans son sarcophage ! se disait-elle.

Mais, taraudée par l'appel sournois de ce printemps dont les premières chaleurs mettaient un cercle de feu à ses tempes moites, Simone ne demeura pas longtemps dans sa pose nonchalante.

La retraite, l'isolement, la méditation lui semblaient encore plus pernicieux que l'action.

De changeante et indécise qu'elle était, elle devint tout à coup résolue à sortir. La marche calmerait peut-être ses pensées en déroute ?

Simone s'habilla d'un ensemble vert amande qui s'harmonisait à la douceur de ses traits. Ses pas, inconsciemment, la menèrent jusqu'à la place Saint-Michel !

Les cafés, regorgeant d'une clientèle oisive et assoiffée, prenant le frais aux terrasses, l'accablèrent de regrets !

Les couples enlacés l'exaspéraient. Les familles nombreuses déambulant en troupes endimanchées semblaient lui porter de cuisants affronts. Elle enviait le mendiant aveugle qui avait un chien auprès de lui et cet ecclésiastique qui passait accompagné d'un jeune enfant. Il n'y avait qu'elle à être seule !

Certes, Simone savait que dans ce grand Paris, d'autres êtres connaissaient l'épreuve de la solitude. Mais, peut-être, par goût, en cette même journée, se groupaient-ils ? Et l'esseulée se demandait pourquoi, par exemple, elle n'était pas éclaireuse à l'Armée du Salut, cheftaine d'un camp de scouts, infirmière dans un hôpital, girl dans une revue ? N'importe quoi, sinon ce qu'elle était !

La fière indépendance qu'elle se croyait être, soudain, reniait sa liberté ! Cette liberté qui lui avait semblé si douce au début de son veuvage, lui apparaissait tout à coup insupportable, car la femme ne peut vivre seule, en égoïste ; elle a une mission de dévouement à remplir, que ce soit à son propre foyer ou à celui des autres.

Quelles réflexions animaient tout à coup Simone ? Harcelée d'obscurs désirs, elle marchait comme une automate. Et le souvenir de Paul Semblac la hantait.

Mais une résolution, déjà, germait à son insu dans son subconscient. Ce qu'elle crut une brusque fantaisie de son caprice, n'était en fait que l'accomplissement d'un acte que sa volonté avait mûrement préparé dans l'ombre et le silence de son intelligence et de son coeur.

Maintenant, elle suivait la rue Saint-André-des-Arts...

Elle courut jusqu'au numéro cinquante-quatre

Qu'allait-elle y faire ? Inspecter la façade de l'immeuble qu'elle connaissait déjà ? Tenter la chance de voir Paul sortir de chez lui ? Epier ses allées et venues ? Elle avait l'esprit trop large pour s'attarder à ces mesquineries qui étaient bien peu conformes à son caractère. Non, elle allait tout d'abord se renseigner chez la concierge.

Sous le porche, à la porte de la loge, elle lut le traditionnel écriteau : « Le concierge est absent ». Comment avait-elle oublié que c'était dimanche et que la portière devait être en promenade.

Paul, ainsi qu'elle le savait, demeurait au second. L'immeuble ne comportait pas d'ascenseur.

Comme une somnambule, Simone gravit les escaliers, s'arrêta au premier palier afin de comprimer les battements de son coeur. Aurait-elle le courage d'atteindre son but ? Oui, car son parti était pris. Ignorait-elle qu'elle allait sonner à cette porte, derrière laquelle vivait l'élu de ses rêves ?

— Je vous attendrai tous les jours ! avait-il dit.

Et voici qu'elle venait enfin vers lui...

Au-dessus du bouton électrique, elle vit briller une étroite plaque de cuivre, sur laquelle elle déchiffra ce nom : Paul Semblac, artiste peintre.

Elle posait son doigt ganté sur le timbre, quand son attention fut attirée par un rectangle de papier retenu à la porte par deux punaises. Simone lut ce qui était écrit :

« Qui que vous soyez, visiteur ou visiteuse, vous êtes les bienvenus. Je suis à la villa Les Roses *à Enghien-les-Bains, par ce dimanche et, si le coeur vous en dit, venez m'y retrouver ! »*

Simone Harmel sentit ses jambes se dérober sous elle.

Ainsi, étai brisé l'élan qui la portait vers la présence désirée. Insensée qu'elle était de se croire attendue !

Comme elle souffrait, en cette minute où tout espoir se retirait de son âme... Alors, aussi, le voile se déchira. Pourquoi avoir mis tant d'acharnement à ne pas accepter ce qui était ? Elle comprenait à ce moment qu'elle aimait Paul !

Maintenant qu'il semblait lui échapper, elle était sûre de cet amour ! Qu'avait-elle besoin de tant choisir, de tant réfléchir !

Elle aimait ! Elle aimait Paul et, comme un éternel cantique, ce verbe contenait pour elle toute la beauté du monde !

Hélas, Paul n'était plus là ! Il avait fui hors de son atteinte. Il était parti, renonçant à la revoir et en la jugeant sans doute sévèrement !

Des larmes perlèrent aux yeux de la jeune femme. Elle restait là, devant cette porte irrémédiablement close, seule avec son amour avorté. Puis, elle passa de la détresse à l'espoir. Tout à coup, elle éclata même de rire. Là, cet avertissement qu'elle venait de lire, résumait bien tout l'esprit ingénieux et primesautier du jeune homme, ami des blagues d'atelier !

Puisqu'elle était en veine de fantaisie, pourquoi n'écoutant que les impulsions de son coeur, n'irait-elle pas à Enghien-les-Bains ?

C'est vraiment un but charmant par ce dimanche de printemps où elle était trop solitaire !

Et, traversant la cour afin de regagner la porte de sortie, Suzanne heurta la concierge qui rentrait.

Celle-ci reconnut la visiteuse des jours précédents.

— Ah ! Madame est revenue pour l'appartement ? C'est dommage. Le propriétaire vient de me dire que l'étage est loué. Il a traité et signé le bail. Je regrette pour madame.

— Eh ! bien, tant pis, n'en parlons plus ! répondit Mme Harmel.

— Peut-être qu'il y aura bientôt une vacance au troisième, si cela vous intéresse ?

— Au-dessus de chez M. Semblac ? J'avais justement un renseignement à lui demander, mais il ne me semble pas chez lui.

— Non, bien sûr. Il va souvent, en fin de semaine, jusqu'à Enghien.

— Oui ?

— Il a, là-bas, un petit pied-à-terre où il aime bien se rendre. Vous comprenez M. Semblac, aux beaux jours, apprécie la vie au grand air. Il a un canot, alors, il rame sur le lac et puis, il peut aussi se baigner. Tout cela est plus plaisant pour lui que de toujours rester à Paris.

— Mais bien sûr !

— Faudra-t-il lui dire que vous êtes venue pour le voir ? C'est de la part de qui ?

— Je vous remercie ! Peut-être aurai-je l'occasion d'aller à Enghien.

— Comme ça, ce sera encore mieux !

VIII

En quittant la concierge, ce fut presque en courant que Simone s'en alla par les rues. Sa résolution était prise : elle allait se rendre à Enghien !

Quelques mois auparavant, elle s'était offert un joli cabriolet bleu, à deux places, qu'elle conduisait elle-même !

Afin de secouer un peu sa léthargie, l'année précédente, ele avait pris des leçons avec un excellent chauffeur et, son permis de conduire obtenu, elle avait acheté au Salon de l'Automobile ce bijou de petite voiture. Presque tout l'hiver l'auto avait dormi au garage. Il faisait trop mauvais pour se lancer seule, sur les routes, sans but.

Elle réservait les promenades en auto pour le printemps et les beaux jours d'été, moyen qui lui permettait de s'évader facilement aux environs de Paris et même au delà.

Chauffeuse encore inexpérimentée, Simone n'aimait guère conduire le dimanche, étant donné l'encombrement des routes ce jour-là. Voilà pourquoi elle restait le plus souvent à se morfondre che elle.

Pourtant, sans s'attarder à ces constatations, pénétrée d'une douce ivresse, elle se hâta vers son garage, qui était situé rue des Beaux-Arts. Bien que ce fût un dimanche, elle trouva un mécano qui l'aida à sortir sa voiture et, ayant jeté un trench-coat sur son délicat ensemble vert amande, elle s'instala au volant.

Simone consulta tout d'abord une carte où elle put se faire une idée bien nette de l'itinéraire à parcourir pour se rendre à Enghien, et elle se mit en route.

Etant donné la hâte de son coeur, elle se sentait encline à faire de la vitesse. Mais se rappelant qu'elle n'était encore qu'une débutante, elle eut la sagesse de modérer son allure.

— Paul Semblac, si charmant soit-il, vaut-il la peine que l'on me ramasse en bouillie dans un fossé ? se disait-elle en plaisantant... J'espère éviter, par ma prudence, un accident toujours possible, mais il y a toujours des fous pour rouler à toute allure et ceux-ci sont plus à redouter que nos propres réflexes !

Tout en se répétant ces quelques vérités premières du code de la route, Simone avançait toujours dans la direction d'Enghien. Il faisait une radieuse journée de mai, déjà chaude, et elle avait baissé la glace afin d'être fouettée par l'air que provoquait le déplacement du cabriolet.

Elle était enchantée de son escapade. Sa pudeur féminine lui semblait ainsi épargnée. En voyant Paul, elle lui dirait que le hasard l'ayant amené à Enghien, elle avait appris que le peintre y possédait un pied-à-terre et l'idée lui était venue de faire faire son portrait par lui. Elle serait pour lui une cliente mondaine et Simone se jugeait suffisamment fortunée pour s'offrir cette fantaisie. Et puis, peut-être ne se servirait-elle point de ce vain prétexte ! Elle venait le voir, tout simplement...

Et, insensiblement, Simone activait son accélérateur...

La jeune femme parvint sans encombre à Enghien-les-Bains.

Au premier quidam qu'elle croisa sur son chemin, elle demanda où se trouvait la villa *Les Roses,* appartenant au peintre Paul Semblac.

Le renseignement fut assez facile à obtenir. Conduisant son cabriolet bleu, Simone s'engagea dans un sentier de halage juste assez large pour le chassis de sa voiture.

Le lac découpait un glauque miroir parmi les verdures environnantes. Des cygnes se promenaient majestueusement sur les rives, s'éloignant des remous que provoquaient les nombreux amateurs de canot du dimanche, se livrant à leur sport favori. Sur les bords, les pavillons aux jardins fleuris étaient comme des corbeilles prodiguant leurs trésors.

La villa *Les Roses,* la bien nommée, dressait sa modeste silhouette parmi les buissons de rosiers qui embaumaient l'espace.

Paul avait là, sur les bords du lac, un refuge où il devait aimer à bricoler, jardiner, flâner, au besoin travailler et recevoir quelques amis pour des parties fines, ou s'isoler complètement lorsqu'il avait besoin de méditation.

Le pavillon n'était en réalité, qu'un modeste « cabanon », comme on eût dit à Marseille, et ne devait se composer que de deux pièces.

Le jardin n'était qu'un enclos, mais semblait un paradis, grâce à la profusion de fleurs que Paul y entretenait avec amour.

Sans peut-être avoir la passion d'un Claude Monet pour les nymphéas, Semblac devait éprouver une vive jouissance à la vue des plantes aquatiques s'épanouissant sous ses yeux et, bien souvent, celles-ci avaient dû tenter son pinceau.

Une simple barrière isolait le pavillon du chemin, il n'y avait point de sonnette et la porte était ouverte. Sur le bois d'une palissade, un méchant morceau de papier était piqué.

Descendue de voiture sur un éclatement sinistre auquel elle ne prêta pas attention, puisqu'elle était arrivée, Simone marcha doucement afin d'inspecter les lieux.

Tout de suite, elle parcourut la petite note :

« Qui que tu sois, visiteur, entre sans frapper ! Je dors, réveille-moi avec précaution. Et, si le passant anonyme est un as de la cambriole, sache, mon vieux, qu'il n'y a rien à voler dans mon palace ! »

La jeune femme éclata de rire ! L'esprit du peintre était vraiment inimitable ! Ah ! comment pourrait-on s'ennuyer avec un pareil compagnon ?

Simone était bien tentée. Elle allait entrer, pénétrer dans cet enclos fleuri... ensuite... ensuite... elle verrait bien ce qui se passerait avant qu'elle n'eût à franchir le seuil de l'habitation !

Elle fut d'abord charmée par une étroite allée bordée d'iris mauves, à laquelle faisaient écran des bosquets de cytises et d'aubépines rouges. Puis,

Le lit presse-boutons grâce auquel on peut se servir soi-même son déjeuner sans sortir des draps.

au détour de ce paravent de verdures, où les grappes des cytises dessinaient des arabesques d'or pâle, elle fut ravie d'apercevoir une sorte de terrasse, descendant en amphithéâtre jusque vers le lac.

Le spectacle qu'elle surprit du haut de ce petit promontoire la cloua sur place.

Au milieu d'un rectangle de sable, un matelas pneumatique était disposé à l'abri d'un parasol de toile orange et blanche. Quelques sièges en rotin, une table laquée, étaient dispersés non loin de ce

lieu de repos. Sur la table, un service à citronnade en cristal était placé. Dans un grand verre, une paille trempait délicatement dans un liquide doré où un merceau de glace achevait de fondre. Quelques fruits étaient groupés dans une corbeille en raphia. Une boîte à biscuits en verre contenait des friandises et un étui à cigarettes laissait voir les petits cylindres de tabac blond.

Séduite par cet engageant spectacle, Simone avança plus avant. Un sorbier arborait en panache ses baies écarlates, ressemblant à un arbre fabuleux aux multiples joyaux. Derrière cette large ombrelle végétale, elle découvrit enfin le maître des lieux.

Celui qu'elle cherchait était là, prenant un bain de soleil. Un slip bleu marine ceignait ses hanches. Sur le matelas pneumatique, Paul était allongé à la façon des gisants sur les tombeaux. Simone pouvait admirer les longues jambes aux cuisses dorées par la lumière, le torse bombé, les épaules bien proportionnées, les bras musclés repliés sous la nuque.

Interdite et troublée, elle contemplait ce jeune visage aux traits détendus. Elle crut admirer un dieu endormi...

Puis, toute préoccupation artistique la délaissant, Simone épia cette respiration régulière qui soulevait, par intervalles, cette poitrine nue. Il était superbe à voir, ce garçon, avec toute cette force qui émanait de lui ! Et, tout souci ayant disparu dans le sommeil, son visage ressemblait à celui d'un enfant, respirant la confiance ; se livrant ainsi, il devenait attendrissant...

Plus émue qu'elle ne voulait le laisser paraître, elle se penchait vers ce visage. Elle se souvenait de l'amusante indication : « Réveille-moi avec précaution ! »

Une sorte de pudeur l'étreignait. Elle éventa doucement ce front avec une des branches du sorbier. Mais pas un muscle ne bougea et le visage du jeune homme resta impassible.

Alors, par un délicieux instinct maternel, elle imagina d'autres gestes, plus émouvants dans leur délicate tendresse. Quelques gouttes de sueur perlaient sur les joues dont les pores respiraient toute la chaleur du soleil. Simone prit son mouchoir et, avec d'infinies précautions, elle essuya le visage du dormeur. Ses mains glissaient sur les paupières lourdes, le long du menton glabre.

Paul s'étira, allongea un bras, remua un pied, se redressa par une reptation des reins, ouvrit les yeux...

Toute rose et balbutiante, Simone murmura :

— Dans les contes de fée de notre enfance, le Prince Charmant réveillait la Belle au bois Dormant... aujourd'hui... en ces temps modernes...

D'un élan, Paul s'était levé.

— Vous ! vous... je ne rêvais donc pas...

— Mais non, le cauchemar est une réalité...

Il découpait sur l'azur sa haute silhouette bronzée ; il essayait de remettre de l'ordre dans sa chevelure aux mèches vagabondes, puis cherchait un peignoir de bain pour s'en vêtir. Enfin, il baisa la main de la jeune femme, afin de lui souhaiter la bienvenue...

IX

Après ce premier mouvement d'accueil, Paul Semblac voulut s'habiller d'une façon plus correcte.

— Voulez-vous, charmante amie, vous asseoir et vous servir. Prenez de la citronnade, des petits fours. Je reviens dans quelques minutes vous tenir compagnie et me rafraîchir moi-même.

Tandis que dans sa maisonnette, le peintre allait passer un pantalon et une veste de toile, Simone réfléchissait.

Si, en ouvrant les yeux, quelques instants auparavant, Paul avait éprouvé un grand bonheur en la reconnaissant penchée vers lui, elle craignait que ce bonheur ne fût pas de très longue durée.

Ne l'avait-il pas vue en la compagnie d'Armand Salarois ! Alors, que devait-il penser d'elle, qui

venait le trouver jusque dans sa retraite d'Enghien ? Et cette incertitude réprimait tout à coup en elle toute expansion.

Cependant, exquisement grisée, tout en se versant un verre de citronnade, Simone se répéta cette question :

— M'a-t-il vue ? M'a-t-il reconnue, l'autre soir ?

Et cette interrogation la tourmentait comme une menace atteignant sa douce félicité. Au cours de leur entretien, Salarois, enhardi par le cordial accueil que lui avait réservé Simone, ne lui donnait-il point le bras ?

Lorsque l'artiste revint auprès de la jeune femme, une ombre s'était répandue sur ses traits.

Elle s'en aperçut et s'en inquiéta. Mais Paul avait une nature trop franche pour ne pas demander très simplement quelques explications. Il se trouvait maintenant tout auprès de Simone. Il attira le visage de celle-ci entre ses mains et plongea ses yeux dans les siens.

— Ma joie est immense de vous voir ici, mon amie ! Vous comblez ainsi tous mes désirs, mais je voudrais vous poser une question ?

Elle pâlit et son regard se déroba sous ses paupières soudain abaissées.

— Pourquoi me faites-vous souffrir ? Pourquoi agissez-vous ainsi ?

Elle se cabra, tout son orgueil blessé au vif.

Mais de quel droit me parlez-vous de la sorte ?

En fait, Paul Semblac ne lui avait jamais véritablement déclaré son amour. Il avait cru bon de lui faire comprendre qu'elle lui plaisait et qu'il désirait la revoir. Mais tout cela ne comportait pas pour elle l'amour absolu dont elle rêvait.

— C'est vrai, Simone. Je n'ai pas le droit, pas encore, de vous interroger. Pourtant, si vous êtes venue, c'est que vous avez senti, deviné, qu'une même affinité nous poussait l'un vers l'autre ? Seulement, je souffre, un doute me ronge... je me demande...

— Ne suis-je pas libre de mes actes ?

Elle voulait montrer ainsi au peintre qu'elle ne dépendait de personne. Hélas ! par quel malentendu se posaient-ils déjà en adversaires ? Mais pourquoi, aussi, agissait-il en maître, disposant d'elle-même ?

— Sans doute, êtes-vous libre ? poursuivit Paul, pourtant...

— Pourtant, acheva-t-elle, le fait d'avoir passé une soirée avec vous, et même le fait d'être venue vous voir, répondant à une invitation si aimablement proposée, ne vous autorise pas, je pense, à vous immiscer dans ma vie privée...

— Je n'oserais pas me le permettre ! déclara doucement l'artiste.

— Je suis veuve et je puis agir à ma guise.

Elle savait bien qu'elle lui était très chère, mais elle attendait de sa part un aveu précis. Elle devinait peu à peu ses sentiments, qui se trahissaient sur ce visage qu'elle chérissait davantage à chaque seconde. Alors, elle respira profondément et assura :

— Vous me croyez, n'est-ce pas ? Tout ce que je peux vous répéter, c'est que je suis libre et que vous n'avez nulle raison d'être jaloux ; vraiment aucune raison...

Ces simples paroles furent prononcées à voix haute, sur un ton affirmatif et les dernières syllabes chavirèrent en un crescendo soupiré, car il lui semblait que toute pudeur l'abandonnait et que cette assertion équivalait à un aveu qui coûtait à sa sensibilité de femme délicate.

Cette affirmation plut au jeune homme. D'un élan, il saisit les deux petites mains qui, déjà amicales, s'appuyaient à son épaule et les baisa éperdument...

Lorsqu'il releva la tête, il lui dit d'un ton passionné :

— J'avais fait un très beau rêve, celui de vous revoir, de vous connaître davantage, ayant éprouvé pour vous, dès ce soir où je vous rencontrai un sentiment très vif. Je vous ai attendu tous les jours, en vain. J'ai vraiment souffert et votre absence qui se prolongeait me permit de mesurer la profondeur de l'attrait qui me poussait vers vous. Aujourd'hui, vous voilà, vous êtes là, ne nous encombrons pas de paroles inutiles. Lorsque nous aurons vécu ces quelques nouvelles heures ensemble, peut-être serons-nous plus proches l'un de l'autre.

— Oui, volons ces instants précieux à l'existence qui nous ronge peu à peu. Vous avez raison, Paul, goûtons, pour l'instant, à ces minutes qui passent...

Attablés tous les deux, dans le jardin de la villa *Les Roses*, Simone et Paul avaient l'air de faire une dînette d'amoureux. Elle avait retiré son chapeau et elle livrait au soleil, autant qu'aux regards de son compagnon, ses beaux cheveux blonds.

Primesautiers tous les deux, et pleins de fantaisie, ils bavardaient à bâtons rompus et ils faisaient ainsi, au cours de leurs bavardages, plus ample connaissance.

Paul parlait de son art, expliquait ses travaux, son genre de vie, dévoilait ses goûts et ses aspirations.

Simone l'écoutait palpitante. A son tour, elle dévoila enfin son nom, sa situation. Parfois, son esprit retournait auprès d'Armand Salarois ; la veille, elle s'entretenait encore avec lui.

Aujourd'hui le tête-à-tête avec Paul, ne tournait pas à l'avantage du célibataire de Saint-Germain-en-Laye.

Invinciblement, elle se sentait plus attirée par le peintre que par l'érudit.

Mais ces charmants entretiens ne prouvaient rien. Il n'est pas défendu à une femme, jeune et libre, ni à un célibataire, de se retrouver pour bavarder, sans pour cela engager l'avenir, ni prouver que l'amour puisse les réunir. En fait, alors que Simone désirait s'établir pour l'avenir et créer un nouveau foyer, à quoi songeait Paul ?

Cependant, le jeune homme évoquait son atelier de la rue Saint-André-des-Arts :

— Figurez-vous qu'en prévision de votre venue, toujours attendue, chaque jour désirée, une table dans le fumoir était prête, chargée de friandises. Comme un gamin, j'avais marqué votre place d'une gerbe que je renouvelais chaque jour... Et vous n'étiez jamais là...

— Pourquoi m'attendiez-vous et attachiez-vous tant d'importance à ma visite ?

— Parce que... oui, je vous attendais, sauf hier soir... Je croyais bien, alors, que vous ne viendriez pas... Exaspéré par ma contrainte des jours précédents, accablé de tristesse devant la réalité des faits, j'avais eu envie de changer d'horizon, de ne plus voir les murs de mon appartement, si pleins de vous, puisque j'évoquais sans cesse votre présence ; alors je suis parti à Enghien. J'ai retrouvé avec plaisir ma villa *Les Roses*. Ce matin, j'ai fait du canot. A midi, j'ai déjeuné d'une friture et de quelques fruits et je me suis mis à faire la sieste en prenant un bain de soleil. Je voulais dormir, m'abrutir afin d'essayer d'oublier ma vision de la veille.

Tremblante, mais sachant bien qu'aucune équivoque ne devait plus subsister entre eux, Simone demanda dans un souffle :

— Quelle vision aviez-vous eu la veille, mon ami ?

Elle vit Paul se redresser comme sous une impulsion subite, une crispation durcissait les traits de son visage, il lui dit d'une voix sourde, sur un ton où le soupçon menaçait, tel le dard d'un serpent :

— Malgré la confiance que j'ai en vous, ma chère Simone, je me demande pourquoi vous attendez le soir, à neuf heures, place de l'Archevêché ?

Bien que le rouge lui eût monté au front, Simone éclata de rire en répondant :

— Je crois que vous exagérez !

— Le soir où vous m'avez rencontré, vous attendiez à la sortie du métro, hier soir, enfin, vous avez accueilli de la même façon un passant...

— Paul, Paul, mon ami, si vous saviez !...

— Evidemment, je ne devrais pas vous interroger, cela ne me regarde pas ! Mais, si vous aviez un peu d'amitié pour moi, vous comprendriez...

Elle constatait une seule chose : l'artiste souffrait et souffrirait tant qu'elle n'aurait pas donné les véritables explications concernant ses façons d'agir.

Tandis que Paul, anxieusement attendait ses paroles, elle se décida :

— Je vais vous raconter toute ma vie.

Avidement, le jeune homme questionna :

— Serai-je plus heureux ensuite ?

— Ce sera à vous de juger, mon ami, mais je crois que vous ne serez pas déçu.

Pendant une heure, Paul écouta passionnément son entière confession.

A la vérité, il fut aussi surpris par la vie de recluse qu'elle menait que par la sincérité avec laquelle elle cherchait à peupler sa solitude. Enfin, il comprenait maintenant comment, dans sa pesante solitude, sa tendre amie avait imaginé ce système ingénieux qui lui fournissait l'occasion d'entrer en relation avec des êtres ayant les mêmes affinités qu'elle ; il comprenait aussi pourquoi, par cette mémorable soirée de leur première rencontre, alors qu'à leur insu le printemps inclinait doucement leurs coeurs à la tendresse, elle avait accepté de le suivre avec tant de facilité. Alors, il se sentit délivré d'un grand poids ; il pouvait maintenant se laisser aller sans arrière-pensée au très doux sentiment qui avait si brusquement pris naissance au plus intime de lui-même.

Vraiment, il bénissait désormais ce hasard qui lui avait permis de connaître Simone. Il lui assurait :

— L'imprévu arrange quelquefois fort bien les choses ; puisque le destin nous est favorable, il ne faut pas laisser passer notre chance.

Elle lui avoua alors ses hésitations ; sa pudeur s'effrayait de laisser voir un sentiment durable éclos dans des circonstances aussi vraisemblables.

— Oubliez-vous donc, Simone très chère, que l'amour souffle où il veut et quand il veut !

— Mais, avons-nous vraiment l'un pour l'autre de l'amour ?

Cependant, Paul, tout en caressant ses mains, regardait tendrement Simone et lui répétait :

— Vous, vous, enfin ! Vous que j'attendais tous les jours et qui jamais ne veniez ! Je n'ose pas croire à la réalité de mon bonheur ! Je vous aime, Simone !

Et il sollicita un baiser qu'elle ne put pas lui refuser.

Après ces moments d'effusion, Paul, ébloui, de nouveau clama son allégresse :

— Ah ! Oui, je suis bien payé de mon attente. Ici, à la villa *Les Roses*, je ne viens qu'en passant et je n'y ai guère songé à vous puisque, lors de mes précédentes fugues à Enghien, je ne vous connaissais pas encore. Je crains tellement de vous perdre ou que vous changiez d'idée ; si vous veniez à Paris, nous ferions nos courses en simples bourgeois et vous passeriez la soirée avec moi dans mon appartement de la rue Saint-André-des-Arts, toujours fleuri en votre honneur ? Voyez-vous, j'ai peur, si vous repartez seule, que vous restiez encore très longtemps sans revenir ?

— Mon ami, je vous crois un peu taquin ?

— Votre présence m'est indispensable !

— Je trouve que cette heure, ici, sur les bords du lac est délicieuse...

— C'est vrai. Mon jardin, maintenant, est tout plein de vous-même.

— Mais, je suis auprès de vous pour vous être agréable et j'ai hâte de voir le lieu où vous vivez, de connaître l'atelier où vous avez passé tant d'heures à m'attendre en vain.

— Allons ! Je ne regrette rien ! Votre absence, à mon gré trop prolongée, m'a permis de me rendre compte à quel point je vous aimais, combien j'avais hâte de serrer vos petites mains dans les miennes, de sentir votre tête s'abandonner sur mon épaule comme vous la posez en ce moment.

Encore une fois, elle se laissa envelopper par les douces caresses que Paul lui prodiguait.

Et, de nouveau, le jeune peintre renouvela sa demande :

— Simone, vous avez votre voiture ?

— Oui, mon ami.

— Alors, voulez-vous me reconduire à Paris ?

— Certainement. Partons vers votre appartement.

Ils se rendirent jusqu'au petit cabriolet bleu qui attendait à la porte de l'enclos, dans le sentier de halage.

Ils s'installèrent côte à côte dans la voiture. Simone voulut démarrer : impossible !

Ils redescendirent pour examiner l'auto et essayer de découvrir ce qui l'empêchait de se mettre en marche. Ce fut Paul qui, le premier, découvrit la cause de cette fausse manoeuvre.

— Hélas ! Simone, un de vos pneus a crevé !

Elle se rappela alors l'éclatement qui s'était produit lorsqu'elle arrivait à la villa *Les Roses*.

— Nous voilà bien, regretta-t-elle.

— Vous possédez bien un pneu de rechange ?

Elle dut avouer que, dans sa hâte, elle n'avait pas vérifié sa voiture au départ.

— Vous savez, Paul, je suis encore une chauffeuse bien novice. J'ai oublié de prendre un pneu de rechange !

— Chère imprudente ! Heureusement, le pneu a éclaté à ma porte. Je vais faire office de bon Samaritain.

— Oui. Hélas ! maintenant, il est trop tard pour regagner Paris.

— Alors ! Si vous ne craigniez pas trop le manque de confort de mon cabanon, nous allons dîner ici.

— Nous passerons la soirée et, sans doute, il y aura un train pour que je rentre à Paris.

— Pourquoi gâcher notre réunion par des détails aussi prosaïques, Simone, il y a de place pour deux dans mon cabanon !

Elle hésitait, cette fois, à accepter de passer la nuit sous le toit d'un célibataire.

Malicieusement, devinant ses brusques scrupules, il déclara :

— Faisons d'abord la dînette, bavardons, et nous verrons ensuite. Ne vous préoccupez donc pas de ce que vous ferez dans trois ou quatre heures !

Elle ne voyait plus que sagesse là où elle envisageait une minute auparavant tant de folie.

Cette soirée passée en tête-à-tête avec Paul fut la plus délicieuse, la plus exquise de sa vie. Avec une grande simplicité, le jeune artiste la mit à l'aise. Ils improvisèrent un dîner champêtre et, dans la soirée, Paul se rendit au garage le plus proche de la villa et ramena un mécano qui put remettre la voiture en état. Lorsque tout fut prêt, Paul et Simone se mirent enfin en route. Elle n'aurait su dire à quel point elle appréciait la conduite et la délicatesse de Paul. Elle était absolument certaine qu'il l'aimait profondément, passionnément. Et elle songeait, tout en conduisant sa voiture, car Paul et Simone, unis dans une enivrante harmonie, parlaient peu. Ils écoutaient leurs coeurs battre dans un réciproque silence accordé. Ils furent bientôt au numéro 54, de la rue Saint-André-des-Arts. Quelques minutes plus tard, Simone pénétrait dans l'atelier de son cher artiste.

Sur le guéridon, une gerbe de glaïeuls achevait de se faner.

Elle n'eût guère le temps de regarder autour d'elle : déjà Paul, comme s'il voulait lui offrir tout son royaume, son petit univers journalier, se précipitait vers elle et balbutiait, en proie à une vive émotion :

— Simone, puisque vous êtes venue... pourrais-je vous garder pour toujours ? Simone, consentiriez-vous à partager ma vie, à devenir ma femme ? ...

Elle ne répondit pas. Elle était debout, tout contre lui ; elle sentait déjà son bras entourer sa taille et elle lui offrit enfin le baiser qu'il attendait, qui était véritablement le don d'elle-même.

Cependant, Simone ne s'attarda pas dans l'appartement de Paul. Il était temps qu'elle revint chez elle ; sa domestique, ne la voyant pas rentrer, pouvait s'inquiéter au point même de la faire rechercher ? Paul voulut bien comprendre et, sur sa promesse de le laisser venir dès le lendemain matin, elle rentra à son domicile.

Ainsi qu'elle le supposait, sa femme de chambre était dans tous ses états.

— Etant sortie en auto, j'ai eu une panne et je n'ai pas pu vous prévenir de ne pas me préparer à dîner, expliqua la jeune femme.

— Enfin, puisque madame est là, tout est pour le mieux ! Ah ! Il faut que je prévienne madame ; ce soir, on a téléphoné plusieurs fois. C'est un M. Armand Salarois qui demande madame. Il désire, paraît-il, vous fixer un rendez-vous.

Simone, tout à coup, constata que, dans l'ardeur de son récent amour, elle avait complètement oublié son malchanceux correspondant. Comment allait-elle prévenir celui-ci de son subit revirement ?

— M. Salarois a dit qu'il téléphonerait dès demain matin à madame.

Le lendemain, vers onze heures, Paul vint retrouver Simone, ainsi qu'il le lui avait promis.

Il était à peine arrivé que la sonnerie de l'automatique retentit. La jeune femme donna quelques explications au sujet de Salarois.

— Voulez-vous répondre, mon cher Paul, proposa Simone.

— Que faudra-t-il dire ?

— Ce que vous voudrez !

— Nous allons être cruels.

— Sans doute un peu. Mais cet homme ne vit pas, il rêve. Après tout *La fille aux cheveux de lin* n'est qu'un prélude de Debussy... Je ne suis qu'une femme et je ne me sentais pas la force d'incarner la blonde amoureuse des songes de Salarois...

— Je vous passe l'appareil, chère Simone !...

— Pourquoi, mon cher Paul ? Expliquez ce que vous jugez bon ! Dites-lui comment j'ai rencontré le véritable amour ! Mais, déjà, Paul Semblac entendait la voix du malheureux célibataire de Saint-Germain-en-Laye demander :

— Qui est-ce qui parle chez Mme Harmel ?

Simone entendit répondre au bout du fil :

— Monsieur, je suis son fiancé en secondes noces.

Puis, tandis que Paul était revenu auprès de Simone, ils ébauchèrent des projets d'avenir dans l'ambiance de leur grisante et réciproque tendresse.

— J'espère Simone, bientôt ma femme chérie, qu'après avoir été malheureuse, vous ne connaîtrez plus que le bonheur ?

Et, comme les bras de Paul l'enlaçaient, tandis que son visage rayonnant se penchait vers elle, Simone murmura :

— J'en suis sûre, mon aimé...

MAURICE D'ANYL.

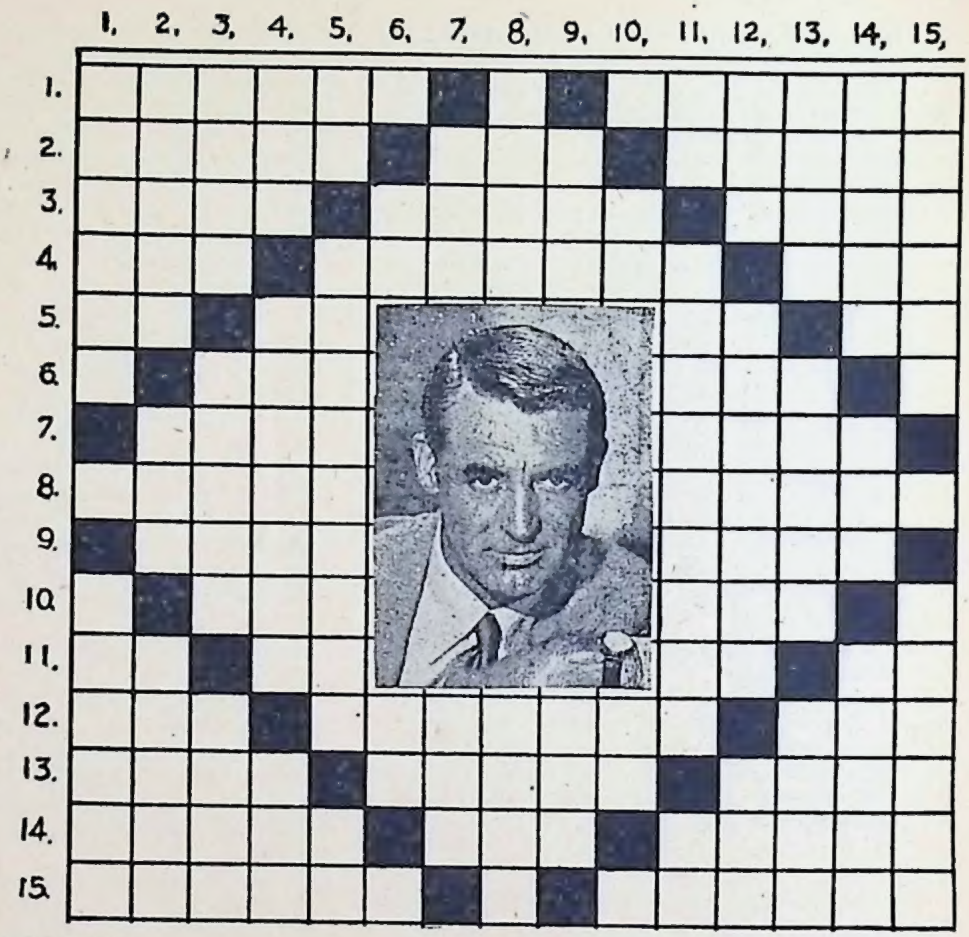
HOLLYWOOD VU DE PRES

[*Suite de la page* 10]

sentiment dont je suis capable. Je ressens vraiment ce que j'énonce. » Toutefois, en dépit d'une tonalité assez ordinaire, ce garçon de 21 ans a produit des disques dont la vente atteint presque le million. Tommy a toujours semblé au-dessus de son âge par sa conversation et son jugement. Cela joint à de la sincérité, une honnêteté intégrale, ne peut trop nous surprendre s'il y récolte le succès. « Je n'ai pas de but ultime. Je voudrais, plus tard, pouvoir regarder en arrière avec fierté de ce que j'y apercevrai. » Voilà une raisonnable philosophie.

L. G.-S.

MOTS CROISÉS DU FILM



HORIZONTALEMENT

1—Terminées en pointes. — Variété de chou-rave.
2—Nom de notre vedette. — Qui sont à toi. — Joignit par le moyen de la soudure.
3—Maladie virulente. — Attachais avec un lien. — Prénom de notre vedette.
4—Ville des Pays-Bas (Gueldre). — Vol de deniers publics commis par celui qui en a le maniement. — Possessif.
5—Symbole chimique du *germanium*. — Règle double. — Avant-midi (abr.). — Particule qui donne plus de force à l'affirmation.
6—Petite corne du bois d'un cerf. — Instrument pour creuser la terre.
7—Attouchement subit de deux corps. — Dieux de la mythologie scandinave.
8—Bouton à fleur du câprier. — Poissons caractérisés par leurs barbillons aux mâchoires.
9—Liqueur blanchâtre qui se trouve au-dessus des oeufs à la coque. — Nom officiel de l'Irlande libre.
10—Unité monétaire roumaine. — Seule.
11—Préfixe privatif. — Pronom. — Symbole chimique du *sélénium*. — Note.
12—Conforme à la morale. — Pouvoir d'agir ou de ne pas agir. — Fidélité à ses engagements.
13—Câble auquel est attachée la bouée d'une ancre. — Monstre fabuleux des Anciens. — N'avoir rien mangé de la journée (à).
14—Plis du front. — Partie saillante du visage. — Sorte de dévidoir.
15—Physiologiste français, mort à Paris en 1917. — Méchante demeure.

VERTICALEMENT

1—Personne qui est déclarée apte à professer une faculté. — Partie de la muraille d'un navire, qui renferme les gaillards.
2—Rescrit donné par le sultan de Constantinople. Cicatrice saillante d'un os fracturé. — Machine hydraulique formée de godets.
3—Chose qui est donnée en garantie. — Résine utilisée à la préparation de vernis. — Repaires.
4—Unité. — Grandes jarres de grès. — Sans surcharge.
5—Conjonction copulative. — Qui se fait sans interruption. — Symbole chimique du *strontium*.
6—Chemin de halage. — Lui.
7—Contraction convulsive de certains muscles. — Promesse de mariage publiée à l'église.
8—Enveloppe qui couvre les fruits. — Genre d'oiseaux coureurs australiens.
9—Argile rouge. — Genre de graminacées cultivé dans les terrains humides.
10—A lui. — Equerre.
11—Usages. — Personne qui a l'habitude de faire du tapage. — Symbole chimique du *calcium*.
12—Masse de pierre très dure. — Mât d'avant, entre le beaupré et le grand mât. — Pièce de fer perpendiculaire à la verge de l'ancre.
13—Nuançes. — Genre de conifères à branches étalées. — Cheval qui a le tendon blessé par un coup.
14—Fils d'Edouard l'Ancien. — Voir, en anglais. — Assigner un douaire.
15—Homme de la campagne. — Bout aigu et piquant.

SOLUTION DE NOTRE PROBLEME DE MOTS CROISES DU MOIS DERNIER

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1.	A	I	G	U	E	S	■	P	■	T	U	R	N	E	P
2.	G	R	A	N	T	■	T	E	S	■	S	O	U	D	A
3.	R	A	G	E	■	L	I	A	I	S	■	G	A	R	Y
4.	E	D	E	■	P	E	C	U	L	A	T	■	S	E	S
5.	G	E	■	T	E	■	■	■	■	■	A	M	■	D	A
6.	E	■	C	O	R	■	■	■	■	■	P	I	C	■	N
7.	■	C	O	U	P	■	■	■	■	■	A	S	E	S	■
8.	C	A	P	R	E	■	■	■	■	■	G	A	D	E	S
9.	■	L	A	I	T	■	■	■	■	■	E	I	R	E	■
10.	V	■	L	E	U	■	■	■	■	■	U	N	E	■	P
11.	I	N	■	S	E	■	■	■	■	■	S	E	■	D	O
12.	B	O	N	■	L	I	B	E	R	T	E	■	F	O	I
13.	O	R	I	N	■	L	A	M	I	E	■	J	E	U	N
14.	R	I	D	E	S	■	N	E	X	■	C	A	R	E	T
15.	D	A	S	T	R	E	■	U	■	M	A	S	U	R	E

Costume "habillé"

Sa jaquette marinière est joliment décolletée et agrémentée d'un plastron de satin de couleur contrastante. Une garniture de même tissu se répète aux manches. Sa jupe est simple et droite. Portez cet ensemble avec des souliers assortis. 3128—tailles 11-18—50¢

CES PATRONS SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons " Le Film ", Dominion Simplicity Patterns Limited, 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ontario. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Ave, New York City, U.S.A.

Vivantes et agréables lectures

Pour les longues soirées d'automne quand la vie d'intérieur reprend

Pour connaître l'actualité

par le texte et
par l'image vivante

Pour lire les grands romanciers

- Amour
- Mystère
- Aventure

SPORTS
CINEMA

Pour un panorama de la vie moderne

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

UN ENSEMBLE PARFAIT
au service de la famille

Remplissez votre coupon d'abonnement à l'intérieur

M J J ASSELIN
2742 BLVD PIE IX
MTL 4

AVGO-R-69493